

Pour un morceau de steak

Pierre Falardeau et Manon Leriche réalisent un film sur le boxeur déchu Gaëtan Hart

Nathalie Petrowski

EN ME rendant chez Pierre Falardeau et Manon Leriche en prévision de la sortie de leur film intitulé un peu brutalement *Le steak*, j'avais l'intime conviction d'être déjà allée chez eux. Je me revoyais dans la petite maison au fond d'une cour sur le Plateau, entre la table de la salle à manger et le parc de leur fils Jules, à boire du café et à griller des cigarettes dans la lumière chaude de l'après-midi. Lorsque j'arrivai sur les lieux du crime pourtant, plus rien ne concordait. La maison au fond d'une cour avait été remplacée par le troisième étage d'un logement de la rue Panet. Les images avaient beau s'accrocher à ma mémoire, il y avait erreur sur la personne et sur les lieux. Tout à coup, l'évidence s'imposa à moi. J'avais confondu Pierre Falardeau avec Plume, peut-être parce qu'ils ont la même voix rocailleuse de fumeurs invétérés, plus probablement parce qu'ils appartiennent au même champ imaginaire, celui de la petite vie et des petites gens qui de film en film, de chanson en chanson, sont leurs personnages de prédilection.

Comme Falardeau et sa compagne Manon Leriche, Plume aurait très bien pu s'intéresser au boxeur Gaëtan Hart et lui écrire une chanson. Comme Falardeau et Leriche, Plume aurait pu nous convaincre que les « losers » ne sont pas forcément les sans-argent et les sans-abris, mais ceux qui ne savent plus rêver. « L'argent ce n'est pas tout » dira Falardeau, assis à une vieille table de bois creusée d'entailles qu'il ne changerait pas pour tout l'or au monde ni pour une table de verre signée Roche Bobois. « Quand je pense par exemple à un Patrick Straram versus un Pierre Elliott Trudeau, j'ai le sentiment que Straram, que je voyais souvent assis à une table au Blues clair et qui avait bien connu Trudeau, avait mieux réussi sa vie que Trudeau. Pourquoi ? Parce que

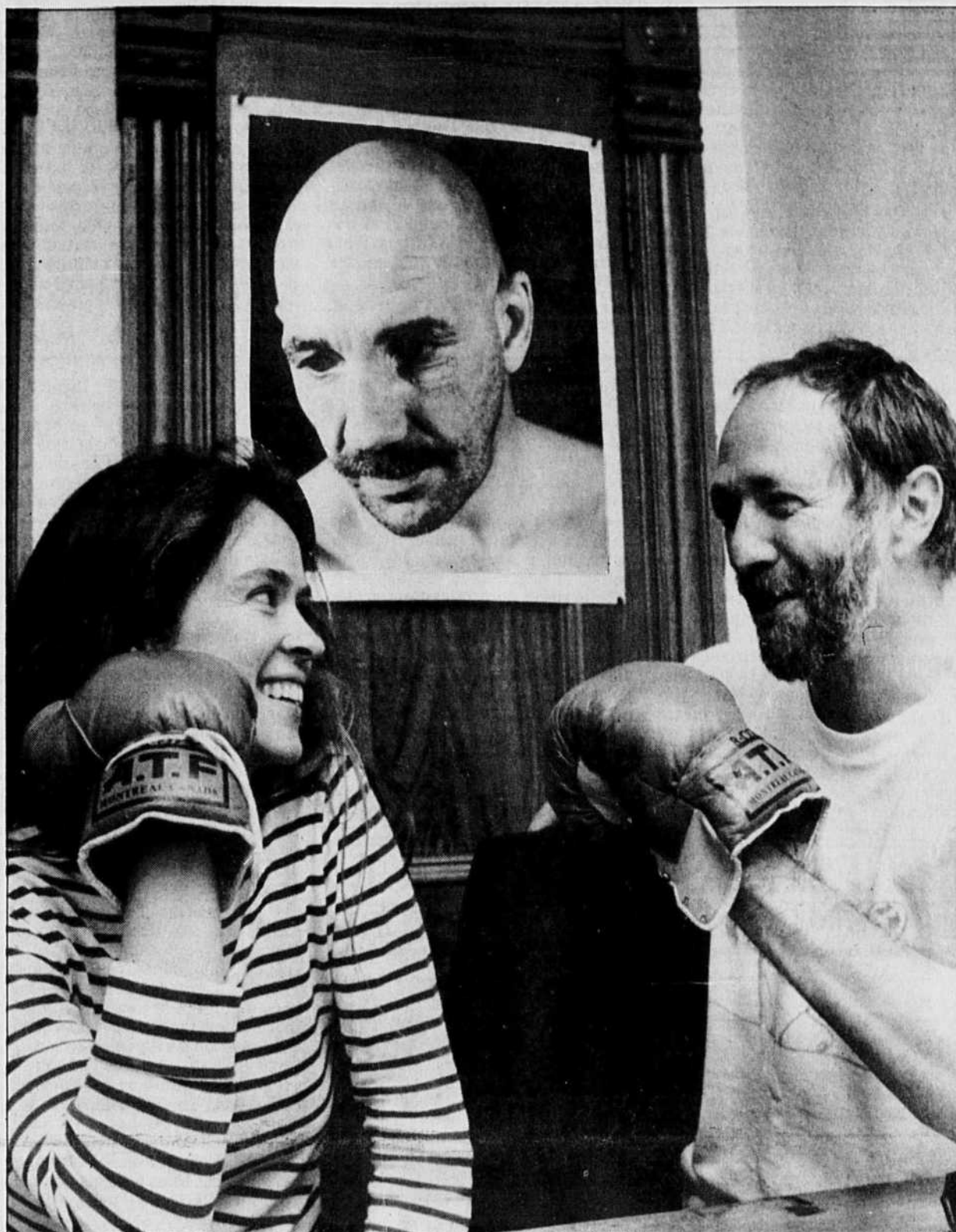
Straram, qui n'avait rien, a toujours été libre. Certains sont obligés de travailler comme des défoncés pour gagner une liberté que les chômeurs et les sans-abris connaissent dans l'intimité. »

À l'heure de l'excellence comme maxime et comme religion, de la réussite matérielle et sociale comme mode de vie, de l'ambition qui n'a pas de fin et du succès à tout prix, le film de Pierre Falardeau et Manon Leriche sur Gaëtan Hart arrive comme un cheveu sur la soupe refroidie sinon comme un steak saignant dans un menu gastronomique. Aurevoir

« Gaëtan a tout de suite accepté de faire le film. Au départ il était un peu sur la défensive et nous parlait comme à des journalistes. À force de le rencontrer, d'aller chez lui, de l'inviter chez nous, nous sommes devenus amis et il s'est mis à parler. Nous avons alors découvert un personnage fascinant. »

les cellulaires rutilants dans les Mercedes que l'on conduit avec des gants. Gaëtan Hart conduit une vieille minoune dont le radiateur saute régulièrement. Bye bye les condos de luxe et les grands hôtels avec piscine et spa. Gaëtan Hart habite un minuscule bungalow à Buckingham et dort dans des motels de troisième zone. Être ou avoir, voilà la question que Falardeau et Leriche posent au spectateur. Être ou ne pas être boxeur, voilà la réponse que leur sert Gaëtan Hart.

Dans le petit appartement de la rue Panet où les dessins d'enfants rivalisent avec le bordel des parents,



Manon Leriche et Pierre Falardeau. Derrière eux, le boxeur Gaëtan Hart.

PHOTO JACQUES GRENIER

Falardeau et Leriche s'inscrivent malgré eux en porte-à-faux contre la société de consommation qui pousse les uns à accumuler les biens inutilement et les autres à changer de mobilier à tous les ans. Comme leur héros et ami Gaëtan Hart, Falardeau et Leriche préfèrent écrire et chômer plutôt que de « puncher » leur carte pour se payer leur steak quotidien et leur caviar hebdomadaire. C'est probablement pourquoi les choses ont tout de suite cliqué entre eux et Gaëtan Hart. « Il a tout de suite accepté de faire le film, dit Manon Leriche, au départ il était un peu sur la défensive et nous parlait comme à des journalistes. À force de le rencontrer, d'aller chez lui, de l'inviter chez nous, nous sommes devenus amis et il s'est mis à parler. Nous avons alors découvert un personnage fascinant. »

C'est en lisant une nouvelle de Jack London intitulée « Un morceau de steak » que Manon Leriche a eu

Encore aujourd'hui, la boxe est souvent la seule porte de sortie, la seule planche de salut d'une classe démunie, condamnée à une sorte de fatalité sociale. Sans la boxe, Gaëtan Hart serait probablement en train de crever dans une usine ou sur un chantier. Sans la boxe, il n'aurait jamais rêvé.

envie de faire un film sur le milieu de la boxe. Au départ, elle imaginait une fiction. La réalité la rappela vite à l'ordre par le truchement de Falardeau. « Pierre suivait le milieu de la boxe depuis longtemps, raconte-t-elle. Lorsqu'il a appris que Gaëtan Hart s'apprêtait à remonter dans l'arène après six ans d'absence, il m'a non seulement encouragée à faire un documentaire sur lui, il m'a proposé ses services. » L'offre était trop belle pour que l'apprentie cinéaste la rejette. « Si j'étais arrivée à l'ONF toute seule avec mon projet, on

Voir page C-2 : Steak

D'Avignon à Montréal Gérard Gélas monte Arrabal au Centaur, en français et en anglais

Robert Lévesque

GÉRARD GÉLAS, qui est à Montréal pour créer au Centaur une pièce d'Arrabal, n'est pas une des stars de la mise en scène dans l'Hexagone. Lui, profil bas, amateur de jazz dense, c'est plutôt le petit artisan, un enfant de la balle, un type de la banlieue qui se méfie des pontes et des milieux culturels, qui ne va pas aux premières. En France, Gélas c'est comme Benedetto, c'est-à-dire Avignon l'hiver ; Gérard Gélas et André Benedetto, nés pas loin du pont, anarchistes des années 60, bien établis aujourd'hui, ont tenu et tiennent encore les deux seuls théâtres permanents de la ville découverte par saint Bénézet en 1177 et par Jean Vilar en 1947, la ville des papes.

Mais Gérard Gélas, qui l'a pourtant fort contesté, comme un père, c'est en quelque sorte un enfant du Festival d'Avignon. Il est né en 1947 dans le quartier du Chêne Vert, de l'autre côté du Rhône, la même année où Jean Vilar organisait sa première « semaine d'art » en Avignon. Quand il était gosse, et qu'il ne jouait pas de la guitare avec les gitans, il allait en collectivité « voir les communistes dans la Cour d'honneur », c'étaient les gens des quartiers pauvres qui avaient des mauvaises places en haut des gradins et qui regardaient et qui écoutaient des choses

comme *Mère Courage*... comme *Le Cid* avec Gérard Philipe.

Adolescent, il s'est fait machiniste pour Roger Planchon, qui montait *Richard II*, et quand Jean Vilar tenait ses débats dans le Verger d'Urbain V, ou allait parler théâtre sous les préaux des lycées, il y était. Il écoutait tout. C'était ses écoles. De telle sorte qu'en 1968, à 19 ans, au 19e Festival, il s'est rendu compte qu'il

Arrabal ne pouvait qu'adorer le petit Gélas, qui, à 20 ans, écrivait dans les Cahiers d'Arrabal, dirigés par Colette Godard. Les deux hommes se sont connus en 1968, année de tous les remous en terre française.

faisait lui aussi du théâtre parce que le préfet du Gard jeta soudain l'interdit sur un spectacle qu'il avait organisé de bric et de broc, dans la cave de la Chartreuse de Villeneuve-les-Avignon, sur des blocs de pierre, et dont seul le titre déjà chatouillait les autorités : *La paillasse aux seins nus*. Une pièce qui ne fut jamais jouée.

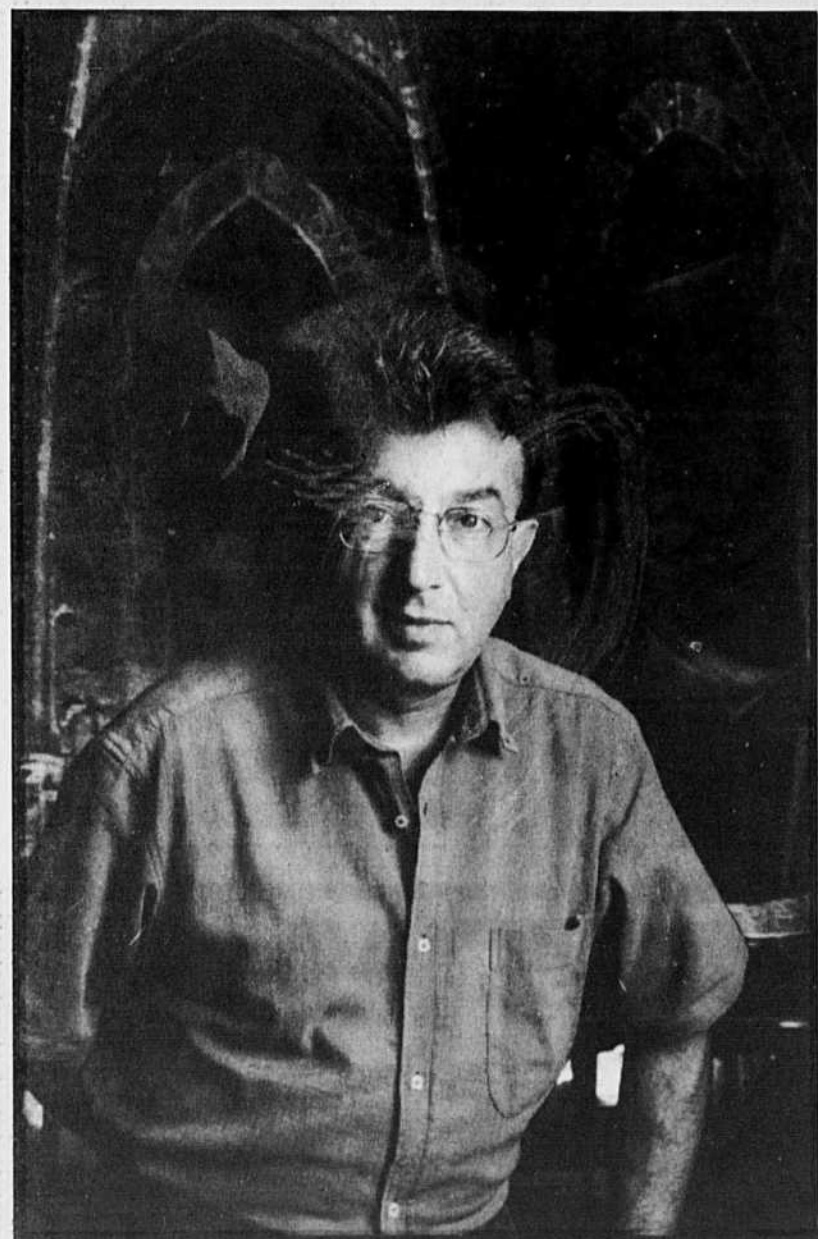
C'était quoi *La paillasse aux seins*

nus ? « Oh, des beatniks sur les quais de la Seine... c'était moins dangereux que ce que je fais aujourd'hui. Mais j'étais très engagé politiquement, j'étais un militant anarchiste, dans le Mouvement du 22 mars, Cohn-Bendit et tout et tout, et on m'avait fiché à la Cour de Sécurité de l'État. Les CRS ont muré l'entrée du théâtre, et jamais personne n'a pu voir *La paillasse aux seins nus* dont je me rappelle très peu de choses... »

Mais, cet été-là, en 1968, alors que Julian Beck et le *Living Theatre* étaient les stars à scandale du festival avec *Paradise Now* et *Antigone*, que Béjart donnait sa *Messe pour le temps présent* dans la Cour d'honneur, et que Mai 68 n'avait que deux mois, c'est lui, le petit Gélas, mis en garde à vue pour « atteinte à la personne du chef de l'État » (c'était encore De Gaulle croyant que tout spectacle libertaire s'attaquait à sa personne), qui fit l'actualité avec sa *Paillasse*. Le 18 juillet, les CRS bloquèrent le pont qui mène à Villeneuve. Il y eut manifestation place de l'Horloge, le *Living* refusa de jouer ce soir-là, et le lendemain, à la première d'*Antigone* au cloître des Carmes, on voyait les comédiens du Chêne Noir (c'est son théâtre alors, ça l'est encore depuis) avec des sparadraps sur la bouche, immobiles, sur les gradins, en victimes de la grande Censure.

« J'aimais beaucoup Vilar, me dit Gérard Gélas dans le petit snack de

Voir page C-2 : Gélas



Gérard Gélas

PHOTO GEORGES MERAN



Dulcinée Langfelder danse sur glace

Page C-5



Le double destin de Renée Claude

Page C-7



de SALLY ARMSTRONG

MILIA

ÉDITIONS DU TRÉCARRÉ
DISPONIBLE CHEZ VOTRE LIBRAIRE



◆ **Steak**

m'aurait probablement demandé qui j'étais avant de me faire poireauter pendant des mois. Avec Pierre, les pontes se sont ouvertes immédiatement.

Fort du succès du *Party*, son dernier film, Falardeau se lança dans ce projet de documentaire avec un enthousiasme égal à celui qu'il aurait eu pour une fiction. « La hiérarchie n'existe pas pour moi, dit-il, je ne fais pas de distinction entre le court métrage, le documentaire ou le long métrage. Pour moi ce sont avant tout des images et des idées qu'il faut organiser et qui sont toutes aussi valables les unes que les autres. Bien sûr, moi aussi j'aimerais aller à Cannes mais en attendant je suis plutôt content de voir qu'un petit documentaire de 75 minutes sort sur les écrans grands comme une 'vraie vue' ».

Encore sous le charme du classique *Golden gloves* de Gilles Groulx, Falardeau et Leriché décidèrent toutefois de pousser le concept du film de boxe un cran plus loin, en explorant la solitude du boxeur et en essayant de saisir sa vision de la vie, le tout ponctué par les 10 rounds statu-

taires d'un combat.

Au bout de six mois de recherches et de rencontres, les réalisateurs étaient prêts à tourner. Le tournage toutefois se déroula à l'envers, commençant par le retour dans l'arène de Gaétan Hart pour ensuite remonter le fil de l'histoire et explorer le passé tragique d'un boxeur qui a connu la gloire et la lumière avant de retourner dans l'ombre et de prendre son numéro comme tout le monde.

Gagnant du championnat canadien de boxe à la fin des années 70, Hart était un boxeur des plus prometteurs jusqu'au jour où il envoya deux boxeurs dans le coma, dont Cleve Denis qui mourut 10 jours plus tard. Après ces deux incidents qui l'ébranlèrent profondément et lui valurent le surnom peu sympathique de « tueur de Buckingham » Hart perdit son titre et décida de prendre sa retraite à 30 ans. Il se retrouva sans emploi, sans argent, séparé de femme et de ses enfants.

Il vécut un temps avec les prestations du BS, mangea beaucoup de spaghetti arrosé de soupe Campbell avant de décrocher un emploi dans la construction. Aujourd'hui Hart travaille toujours dans la construction

mais est retourné sur les bancs de l'école primaire dans l'espoir de compléter un secondaire V. Malgré ses 37 ans bien sonnés, il veut continuer à boxer et souhaite même mourir dans l'arène. « C'est vrai que c'est une histoire triste, concède Falardeau, en même temps c'est aussi l'histoire d'un gars qui refuse de rester sur le BS et qui décide de se battre pour s'en sortir. Et même s'il n'a rien, même s'il est obligé de travailler comme tout le monde et que pour lui le travail est synonyme de cruauté mentale, il n'a jamais perdu sa passion pour la boxe, il n'a jamais cessé de rêver. »

Lorsque le film fut terminé, le monteur Werner Nold confia à Falardeau et Leriché que si tous les cinéastes québécois mettaient la même passion que Gaétan Hart à faire des films, le cinéma québécois ne serait pas le même. Falardeau et Leriché ne purent qu'acquiescer. Lorsqu'ils présentèrent le film au principal intéressé, celui-ci se déclara ravi sauf pour le titre qu'il n'a jamais pu supporter et qu'il ne supporte toujours pas.

« Je crois qu'il aurait préféré un titre comme *La rage de vaincre*,

quelque chose de plus poétique, remarque Falardeau, d'autant plus qu'il est obligé d'expliquer à tout le monde que le steak, le morceau de viande, ce n'est pas lui. Mais pour nous, *Le steak* ça dit tout dans la mesure où Hart ne se bat pour son 'steak' mais il se bat parce que c'est sa seule passion dans la vie. Dans le fond, Hart est un artiste. »

Falardeau ne croit pas si bien dire. De tous temps, les boxeurs ont fasciné les gens de lettres comme les gens de cinéma. De tous temps, leur vie est apparue comme un formidable matériau dramatique sur lequel il suffisait de braquer une caméra pour que naissent non seulement les émotions mais toute une réflexion sociale. Encore aujourd'hui, la boxe est souvent la seule porte de sortie, la seule planche de salut d'une classe démunie, condamnée à une sorte de fatalité sociale. Sans la boxe, Gaétan Hart serait probablement en train de crever dans une usine ou sur un chantier. Sans la boxe, Gaétan Hart n'aurait jamais rêvé. Et dans son cas comme dans bien d'autres, c'est la capacité de rêver qui fait l'artiste, fut-il cinéaste ou boxeur.

CONGRÈS DU CONSEIL QUÉBÉCOIS DU THÉÂTRE

Le milieu théâtral en question

Gilbert David

LA TENUE du cinquième congrès du Conseil québécois du théâtre (CQT) permettra aux artisans de cette discipline de se poser de douloureuses questions sur l'accomplissement artistique, questions que les compressions budgétaires et la disette ont reléguées au second plan ces dernières années.

L'événement biennal vient en effet clore deux grosses années de lobbying politique qui ont tenu le président du Conseil, le comédien Normand Chouinard, bien occupé. Pierre Rousseau, qui est directeur général du CQT depuis août dernier, ne chôme pas non plus, il va sans dire.

Ce dernier établit un constat sombre des conditions faites aux artistes de la scène au Québec : « Faute d'un financement public adéquat, les compagnies n'ont d'autre choix que de rogner sur les distributions et de limiter l'augmentation des cachets ».

Toutes sources et tous programmes confondus, l'aide étatique annuelle au théâtre se chiffre aujourd'hui à quelque 20 millions \$. Pierre Rousseau estime qu'il faudrait doubler cette somme pour sortir les praticiens de leur auto-exploitation.

« S'est-on assez demandé s'il est raisonnable que quelqu'un comme André Brassard ait à faire six ou sept mises en scène par saison pour vivre décemment, après plus de 25 ans de métier ? » La question est gênante.

Par ailleurs, l'observateur que je suis ne peut s'empêcher de penser que, depuis 20 ans, l'activité théâtrale a connu une expansion sauvage qui a vu se multiplier les organismes tous azimuts — on en compte aujourd'hui plus d'une centaine à l'échelle du Québec —, ce qui a contribué à élargir une offre dont on n'a peut-être pas examiné avec toute la rigueur requise les réalisations artistiques.

L'indéniable vitalité du théâtre québécois au plan de la stricte productivité ne devrait pas empêcher l'examen des candidatures à un soutien public, selon des critères artistiques. Sous prétexte qu'il s'agit là d'une ingérence dans la direction artistique des compagnies, le milieu théâtral semble endosser par avance tous les choix, en évitant de se demander si la société est fondée d'aider indifféremment, pour faire image, à la production d'un Shakespeare ou d'un Neil Simons, et si toutes les créations, du fait même d'en être, se valent.

En ce domaine, le milieu théâtral lui-même est juge et partie — puisqu'il participe activement aux divers jurys qui distribuent les subventions —, ce qui ne facilite pas le questionnement disciplinaire sur l'adéquation entre les ressources vraiment disponibles et les différents mandats artistiques en concurrence (qu'on le

veuille ou non) sur le marché théâtral. On peut craindre que, dans l'attente d'une improbable hausse substantielle des fonds publics et en l'absence de politiques gouvernementales qui établissent des priorités, bien des organismes, parmi les meilleurs, ne soient acculés à une lente asphyxie, pendant que d'autres, moins scrupuleux sur les exigences de l'art, continuent de remplir leurs salles avec des œuvres faciles, des auteurs de deuxième ordre et des productions sans envergure.

Quoiqu'il en soit, le milieu théâtral a préféré depuis 10 ans mettre ses divergences idéologiques sous le tapis consensuel des revendications économiques, pour ainsi privilégier une approche « horizontale » qui vise à obtenir pour tout le monde un meilleur soutien de l'État. Rien ne dit que l'art dramatique y ait, jusqu'à maintenant, trouvé son compte... et que, de leur côté, les bailleurs de fonds n'en aient pas profité pour renvoyer dos à dos toutes les pratiques en présence.

Si la question de l'accomplissement artistique des uns et des autres demeure le grand tabou du théâtre québécois, il faut reconnaître que le prochain congrès du CQT donnera quand même l'occasion à ceux qui le souhaitent de se pencher, en ateliers, sur des aspects importants de la vie théâtrale. Un atelier est consacré au rôle du CQT dans le développement du théâtre, ce qui permettra de mettre en perspective les différents mandats dont a hérité le jeune organisme depuis sa création voilà 10 ans.

Un autre atelier consacré aux conditions de la pratique fera le point sur les modes actuels de production où, entre autres, la gestion du temps dans la préparation des spectacles et la gestion tout court des compagnies présentent des défis considérables.

Un troisième atelier abordera la question de la formation continue, un dossier qui mérite de progresser, même si une nécessaire réforme dans le domaine de la formation de base se fait toujours attendre... Enfin, un dernier atelier a pour thème « *Théâtre et société* » où seront discutés notamment l'impact du théâtre sur la collectivité et la résonance des questions sociales sur la pratique théâtrale actuelle.

Un peu beaucoup par lassitude devant l'inertie des gouvernements — « Exister, c'est répéter », a pu laisser tomber là-dessus un Pierre Rousseau imperturbable —, le milieu théâtral a préféré cette fois procéder en quelque sorte à un retour sur lui-même. C'est ainsi que ce 5^e Congrès se présente avant tout comme un temps de réflexion large — seulement trois propositions formelles sont à l'ordre du jour —, et qu'il en résultera, qui sait ?, un souffle capable de balayer le climat de morosité où baigne aujourd'hui le théâtre québécois.

◆ **Gélas**

la rue Saint-François-Xavier où l'on avale une soupe; j'ai dit longtemps que je ne l'aimais pas, mais je mentais... ». La confiance est étonnante. Longtemps la blessure de Mai 68 est restée ouverte autour de Vilar. L'homme, qui avait « fait » Avignon, s'était vu attaqué aux cris de « Vilar, Béjart, Salazar... ». Jean Beck avait été impoli avec lui, il était de mode d'attaquer le citoyen Vilar, et Gélas comme Benedetto, comme bien d'autres, ont longtemps remis en question le festival de Vilar. Mais Vilar, mort depuis 21 ans, on s'en rend tous compte maintenant, a laissé un modèle de théâtre public, sans concession au commerce.

En 45 ans, Gélas a eu toutes les relations avec le festival d'Avignon. Contestataire dans les années 60, in-

visité dans le « in » dans les années 70 (en 1975 une première fois avec *La Befana* et *Chant pour le delta*, la lune et le soleil, puis à chaque été jusqu'à 1979), snobé dans les années 80, un peu oublié ou accepté comme faisant partie du décor (son théâtre, le Chêne Noir, est installé depuis 1972 dans un couvent du 13^e siècle qui fut saccagé pendant la Révolution), il a maintenant « des rapports excellents » avec Alain Crombecque, qui quitte bientôt la direction du festival, et avec Bernard Faivre d'Arcier qui le remplacera. Mais il a ses réserves.

Pour lui, et il a bien raison, Avignon est devenue une affaire trop « franco-française ». On n'y invite plus personne de l'étranger, « comme Paul Puaux, le successeur de Vilar, avait tenté de le faire dans les années 70 ». On est arrivé à une saturation du type actuel d'Avignon;

il va falloir ou créer un autre festival ailleurs, ou faire d'Avignon un festival plus international. Il y a une ligne, avec Crombecque, qui est très précise, très parisienniste. Il faudra que Faivre d'Arcier ouvre les portes ».

« Après tout, poursuit-il, pourquoi Avignon n'inviterait pas un Ronfard, par exemple, ou Strehler, des Européens, et que ceux-là participent à l'élaboration du programme, qu'ils signent des spectacles ? Dans la formule actuelle, trop ciblée sur la France, on se rend compte dans les chiffres qu'Avignon perd du public à chaque été ».

Quant au off, à la jungle du off (350 spectacles en un mois), Gélas, qui fut le premier off avec Benedetto, dit : « on est en démocratie, faut rien en penser du off, c'est là c'est là. Mais à mon avis, la pléthore du off c'est la

preuve de la misère du théâtre en France, d'une paupérisation. On a peut-être plus d'argent en France qu'ici, pour le théâtre, mais il y a tant de troupes qu'elles n'ont pas de chances d'exister si elles ne s'accrochent pas à Avignon, dans l'espoir d'être remarquées ».

Et Arrabal ? Il le connaît depuis cet été 1968. Arrabal ne pouvait qu'adorer le petit Gélas qui avait mis les CRS sur les dents. À 20 ans, dans les Cahiers d'Arrabal, dirigés par Collette Godard, il écrivait des articles. Il l'a mis en scène, joué. Et récemment, avec les trois œuvres (deux pièces et un roman) où Arrabal revient sur un fait divers espagnol des années 30 (une aristocrate qui se fait faire un enfant par un inconnu, qui l'élève dans les meilleures conditions, en fait une surdouée, et finalement l'assassine), Gélas a décidé de faire une adaptation des trois variations, il l'a proposé à Arrabal, qui l'a lu, a aimé, et pour donner son accord lui a envoyé un poème.

Et le Centaur ? Par l'intermédiaire de Lise Richer, qui a une agence de relations publiques, et qui travaille au Chêne Noir pour trois ans, Gélas a rencontré Maurice Podbrey qui dirige le Centaur. Il y a eu entente de co-production. Et *Une pucelle pour un gorille* (c'est le titre, on n'y peut rien...), dans l'adaptation « autorisée » de Gélas, est en répétition depuis cinq semaines et va se créer mardi prochain rue Saint-François-Xavier, en français d'abord, en anglais ensuite; puis en juillet au Chêne Noir, au 8 bis de la rue Sainte-Catherine, à l'ombre du Palais des papes en Avignon, « un théâtre ni in ni off » souligne Gélas, on affichera cette pièce espagnole, adaptée par un Français, jouée par des Québécois (Catherine Bégin, Sylvie Legault, Richard Niquette, entre autres), dans le décor d'un Belge (Philippe Graitson, spécialiste de la toile peinte). Fernando Arrabal viendra voir une représentation en mai, en anglais.

L'affaire n'est pas habituelle. Il faudrait aller voir ce qu'il en retourne...

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
CHARLES DUTOIT

LES RÉCITALS ESSO

Krystian Zimerman, piano

Lundi 4 mai, 20h00

BRAHMS: Quatre ballades, opus 10
SZYMANOWSKI: Masques, opus 34
CHOPIN: Les quatre scherzos

SALLE WILFRID-PELLETIER

EN VENTE À L'OSM: 842-9951 ET AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS: 842-2112
 (taxes et redevance Place des Arts en sus)
BILLETS: 11,50\$ 19,00\$ 28,50\$ 39,00\$

AVIS

Le V^e Congrès québécois du théâtre se déroulera les 1^{er}, 2 et 3 mai prochains à l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

Organisé par le Conseil québécois du théâtre (CQT), ce congrès bisannuel réunit l'ensemble du milieu théâtral professionnel et a, entre autres fonctions, celle de définir le mandat du conseil d'administration élu à cette occasion. Celui-ci est composé de praticiens individuels ainsi que de représentants de compagnies et d'associations théâtrales.

Horaire
Vendredi 1^{er} mai
 16 h à 20 h : inscription* et cocktail d'ouverture
 Foyer de la Salle des Boisées, Pavillon Judith-Jasmin
Samedi 2 mai
 9 h à 10 h 30 : assemblée plénière
 Amphithéâtre A-M050, Pavillon Hubert-Aquin
 10 h 30 à 17 h 30 : ateliers préparatoires
Dimanche 3 mai
 9 h 30 à 17 h : assemblée plénière
 Studio Alfred Laliberté, Pavillon Judith-Jasmin

* Il sera possible de s'inscrire le samedi, entre 8 h 30 et 9 h, et le dimanche, entre 9 h et 9 h 30.

Les discussions en ateliers porteront sur les thèmes suivants :
 1. Le rôle du CQT dans le développement du théâtre
 2. Les conditions de la pratique
 3. La formation continue
 4. Théâtre et société

Ce congrès s'adresse aux PROFESSIONNELS DU THÉÂTRE (praticiens individuels, compagnies et associations); des critères d'admissibilité ont été définis pour chaque catégorie.
 Information : le Conseil québécois du théâtre
 téléphone : (514) 849-1592

DESJARDINS RICHARD

22 · 23 MAI
20H30

Fin de tournée

PRÉSENTÉ PAR : **LE DEVOIR** **CKAC73AM**

Théâtre St-Denis 2
 1574 rue St-Denis
 Informations: 849-8231

RESTAURANT

LA MER
 LE PLUS GRAND RESTAURANT DE FRUITS DE MER À MONTRÉAL

FESTIVAL DES SCAMPI
12.95\$

TOUS LES SOIRS DU LUNDI AU JEUDI, C'EST LE FESTIVAL DES SCAMPI.
 DÎNER DANSANT VENDREDI ET SAMEDI

1065 PAPINEAU (coin René-Lévesque est)
Stationnement gratuit 514-522-2889

CINÉMA

Manuel Blanc dans *J'embrasse pas*.

Baisers volés

J'embrasse pas

D'André Téchiné. Avec Manuel Blanc, Philippe Noiret, Emmanuelle Béart. Scénario : Jacques Nolot, André Téchiné, Michel Grisolia. Image : Thierry Arbogast. Musique : Philippe Sarde. France, 1991. 115 min.

Alain Charbonneau

DEPUIS les *Innocents* (1987), on était sans nouvelle d'André Téchiné. Exilé au Brésil pendant plus d'un an, le réalisateur de *Rendez-vous* et du *Lieu du crime* a travaillé longuement au scénario et à la préparation d'un film qu'il a finalement dû renoncer à faire. Ce qui n'est pas plus mal, car c'est ce projet avorté qui a nourri *J'embrasse pas*, son dernier long métrage. Un film austère, qui nous entraîne dans les marges intérieures de la société parisienne et qui ne va pas sans évoquer le *Petit criminel* que Doillon nous donnait l'an passé.

J'embrasse pas s'ouvre sur un court hommage à Robert Bresson et s'achève sur une scène de purification, sorte de baptême néo-chrétien. Entre le plan moyen du début qui croque le geste, impersonnel et terriblement humain à la fois, d'une main de femme glissant un billet de cent francs dans la poche d'un veston, et la dernière image de la mer béante et glacée qui lavera le jeune héros des turpitudes et de la boue où il a traîné tout au long du film, ce que nous raconte Téchiné, c'est le chemin de croix d'un provincial qui fuit ses Pyrénées natales pour aller rouler sa bosse à Paris. Comme dans *Rendez-vous*, comme dans les *Innocents*, comme aussi dans le roman balzacien, dont la trame classique est ici revue et corrigée par la statistique et la sociologie.

Car c'est moins comme Rastignac (« À nous deux, Paris ! ») que sur les pas de milliers de jeunes Français, que Pierre (Manuel Blanc), sans diplôme et sans le sou, animé d'un très vague désir d'être acteur, va tenter sa maigre chance dans la ville-lumière, cet aimant des trajectoires incertaines contre lequel s'abîment les rêves des moins nantis. Fraîchement débarqué, Pierre trouve rapidement un emploi comme plongeur dans un hôpital. Mais ça ne durera pas.

Et c'est très vite vers la prostitution qu'il se tourne, d'abord avec dé-

dain, puis, l'argent aidant, avec enthousiasme, presque de gaieté de cœur, respectant tout de même les quelques règles qu'il s'est données : « J'embrasse pas, Je suce pas, J'encule pas ». J'apostrophe et pas de « ne » : moitié de moi, refus à demi. Les passes d'un soir lui procurent dès lors un moyen de survivre mais aussi un moyen de s'intégrer dans une ville où il n'a pas sa place.

Innocence perdue, métamorphose intérieure et physique, itinéraire commun et unique à la fois le long duquel Pierre payera de sa personne, sinon de son corps le privilège de vivre en marge d'un monde sans pitié. Initiation aussi au cours de laquelle il croquera trois personnages qui vont marquer son difficile passage à la vie adulte : Evelyne (Hélène Vincent), une vieille fille qui redécouvre avec lui les plaisirs d'une sexualité qu'elle croyait à jamais fanée, Romain (Philippe Noiret), un animateur d'émissions culturelles, qui assume pleinement son homosexualité et fréquente assidûment les lieux glauques du bois de Boulogne, et Ingrid (Emmanuelle Béart), une ex-chanteuse sans talent qui elle aussi s'est recyclée dans la prostitution et dont Pierre tombe amoureux. Trois destinées très différentes, trois miroirs que Pierre scrute en quête d'une image de lui-même à laquelle se cramponner, mais qui tous lui renvoient le reflet déformé de sa propre solitude.

Téchiné a confié le rôle principal à un nouveau-venu, Manuel Blanc, qui s'est mérité pour cette première interprétation magistrale le César du meilleur espoir masculin. Entouré de Noiret et de Béart, Blanc doit en quelque sorte se débrouiller à l'écran comme Pierre doit se débrouiller dans Paris. Son visage fermé à l'émerveillement, ses traits réguliers qui résistent à l'émotion, sa présence physique qui impose un corps étranger à la mise en scène, tout cela confère à cette recherche butée d'identité, une authenticité, un accent de vérité qui témoignent chez Téchiné d'une grande intelligence de la direction d'acteurs. Et tout, jusqu'à la musique, qui repique sous forme de variation l'une des suites pour violoncelle de Bach, tout dans le film est soumis au prisme d'un style, à une stylisation équilibrée, maîtrisée, sans complaisance esthétique.

Avec *J'embrasse pas*, Téchiné s'impose sans aucun doute possible comme un auteur à part entière.

FILMS VIDÉO

Yves d'Avignon

FRANKIE ET JOHNNY

Un film de Garry Marshall. Avec Al Pacino et Michelle Pfeiffer. Simultanément le 29 avril.

Une comédie romantique mettant en vedette un porteur de tablier habillé au même menu et une serveuse qui a tout à apprendre d'une relation amoureuse.

LATE FOR DINNER

Produit et réalisé par W.D. Richter. Avec Brian Wimmer, Peter Berg, Peter Gallagher et Marcia Gay Harden. Simultanément le 29 avril.

En 1962, à Santa Fe, Willie épouse la fille de ses rêves. Escroqué par un revendeur de terrains et se croyant impliqué à tort dans un meurtre, les deux amoureux s'enfuient avant d'être recueillis par un médecin qui se servira d'eux comme cobayes. Congelés vivants, ils se réveilleront... en 1991.

DANS LA PEAU D'UN MORT

Un film de James Keach. Avec

Geneviève Bujold, Stacey Keach et Tobin Bell. En français le 30 avril.

Une animatrice de radio locale et un ex-détenu mettent une petite ville à l'envers lors d'une enquête sur un mystérieux meurtre oublié depuis 17 ans. Les principaux acteurs de ce crime ne reculeront devant rien pour éviter que la vérité soit étalée au grand jour.

MEMPHIS

Avec Cybill Shepherd, John Laughlin, J.E. Freeman et Moses Gunn. En anglais le 30 avril.

À Memphis, la chaleur fait rage, mais pour certains, il ne faisait pas assez chaud. Renny arrive en ville avec son copain Rufus et un ami du couple dans le but de faire un coup rapide. Tout a commencé par un simple enlèvement d'enfant dans l'espoir d'obtenir rapidement une rançon. Mais ils ne croyaient certes pas que la famille du jeune agissait de la sorte.

À venir

At Play In The Fields of The Lords (7 mai).

Altman retrouvé

The Player

De Robert Altman, avec Tim Robbins, Greta Scacchi, Fred Ward, Whoopi Goldberg, Peter Gallagher, Brion James, Cynthia Stevenson, Vincent D'Onofrio, Dean Stockwell, Richard E. Grant, Sydney Pollack. Scénario : Michael Tolkin, d'après son roman homonyme. Image : Jean Lépine. Musique : Thomas Newman. USA, 1992. 124 minutes. Au Faubourg.

Francine Laurendeau

GRIFFIN (Tim Robbins) est un jeune ambitieux parvenu à un poste de pouvoir convoité : il est vice-président à la production de films dans un des plus importants studios de Hollywood. Son travail, c'est essentiellement de sélectionner les scénarios. Sur les quelque 50 000 textes proposés chaque année, il en choisira une douzaine.

C'est dire que la compétition est rude au niveau des scénaristes. Au niveau des producteurs, ça joue dur aussi et Griffin a toutes les raisons de croire qu'on veut lui imposer un supérieur, sinon un successeur. Mais ce qui l'inquiète encore davantage, ce sont ces cartes non signées qu'il reçoit depuis quelque temps et qui contiennent des menaces de mort.

Cette correspondance est très certainement l'oeuvre d'un auteur dont il a refusé le scénario. Au lieu de confier l'affaire au responsable de la sécurité du studio, il mène tout seul sa petite enquête qui le conduira à la fois à un coup de foudre et... à un meurtre, le plus involontaire des homicides. Là encore, Griffin ne fait confiance à personne, ce qui le contraint à s'enfoncer dans le mensonge. Complètement inattendu, le dénouement sera d'une parfaite immoralité.

Je me rends compte que depuis quelques années, je commence mes articles sur ce réalisateur par un péremptoire « moi, j'aime tous les films de Robert Altman », sorte d'acte de foi un peu sur la défensive, parce qu'en somme je ne veux pas avouer ma déception. *Fool for Love* ou *Vincent and Theo* sont intéressants, certes, mais ne sont pas à la hauteur de la production de sa meilleure époque

Tim Robbins dans *The Player*.

(d'après moi), celle de *Three Women*, *A Wedding* ou *A Perfect Couple*, films de la fin des années 70.

Eh bien ceux et celles qui aiment le même Altman que moi pousseront un soupir de bonheur mêlé de soulagement devant *The Player*. D'abord, cette satire jubilatoire d'un certain Hollywood nous est livrée par des dialogues étourdissants. J'ai particulièrement savouré le discours ambiant sur les lois qui régissent l'écriture d'un film et le vocabulaire avec lequel ces professionnels de la lecture décrivent en les pourfendant les scénarios qui leur sont confiés. (Que les sous-titres seraient appréciés !)

La forme aussi est entraînante. La mise en scène est à la fois précise et enveloppante, rythmée puis capiteuse quand Griffin tombe amoureux d'une sirène soi-disant islandaise (Greta Scacchi). L'image (notre compatriote Jean Lépine a succédé à notre compatriote Pierre Mignot) et la bande-son sont superbement excellents et l'intrigue traiteusement retorse.

Le personnage central pourrait bien être un petit frère du Joe de *Room at the Top* (de Jack Clayton), ce jeune arriviste qui sacrifie tout à son ambition. Mais *The Player* n'a rien d'une tragédie, encore que la fa-

çon dont Griffin laisse tomber sa loyale petite amie pour la séduisante June soit un bel exemple de muflet.

On songe aussi à un des thèmes de *Crimes and Misdemeanors*, de Woody Allen. À cet ophtalmologiste qui, après avoir fait supprimer sa maîtresse, passe du cauchemar - remords et crainte de chantage - à la sérénité. Le crime restera à jamais impuni et le criminel coulera des jours heureux. Sauf que Griffin ignore les problèmes de conscience, n'a pas de conscience.

Humour féroce et brio étourdissant. Altman retrouvé.

APRÈS «LES YEUX NOIRS» SON NOUVEAU CHEF-D'OEUVRE

IL Y A DE L'«URGA» DANS L'AIR... IL SE PROPAGE ET REDONNE NAISSANCE AU PLAISIR CINÉMATOGRAPHIQUE

URGA

UN FILM DE NIKITA MIKHALKOV

(v. française) COULY STEREO DESJARDINS LE DAUPHIN (v.o. avec sous-titres français) Sam. et Sem. 7:00 - 9:20 Dim. 2:00 - 4:30 - 7:00 - 9:20

2:10 - 5:05 - 7:20 - 9:30 COMPLEXE DESJARDINS BEAUBIEN PRÈS D'IBERVILLE

PRIX DU JURY, FESTIVAL DE CANNES

EUROPA

13 ANS +

JEAN-MARC BARR BARBARA SUKOWA

MAX FILMS

(v.o. avec sous-titres français)

2:15 - 4:30 - 7:05

CENTRE-VILLE 2001, RUE UNIVERSITY

DANZÓN

MAX FILMS un film de MARÍA NOVARO

À L'AFFICHE!

BERRI ST-DENIS & ST-CATHERINE (v.o. avec sous-titres français) 1:30 - 3:15 - 5:15 - 7:15 - 9:15

MICHEL PICCOLI JANE BIRKIN EMMANUELLE BÉART

La Belle Noiseuse

VERSION INTÉGRALE DE 4 HEURES

LE DEVOIR Omer DeSerres

9 SEM. CENTRE-VILLE 2001, RUE UNIVERSITY 2:15 - 7:05

GIULIETTA MASINA DANS

Aujourd'hui peut-être...

Un film de JEAN-LOUIS BERTUCCELLI

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS 1:30 - 3:30 - 5:30 - 7:30 - 9:25

WILLIAM HURT SOLVEIG DOMMARTIN JEANNE MOREAU MAX VON SYDOW SAM NEILL

Un film de Wim Wenders

JUSQU'AU BOUT DU MONDE

Version Française de UNTIL THE END OF THE WORLD

ASKA FILM DISTRIBUTION

EN VERSION FRANÇAISE DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS 5723 AVE. DU PARC 274-3550 EN V.O. ANGLAISE RIALTO 274-3550

Un film total, immense et généreux. Jean Barbe - VOIR

L'ultime road-movie Martin Siberek - THE MONTREAL MIRROR

À voir, c'est un film inoubliable! Francine Grimaldi - CBF-BONJOUR

La bande sonore du film est une véritable découverte. Kathryn Greenaway - THE GAZETTE

MUSIQUE DE: TALKING HEADS U2 R.E.M. DANIEL LANOIS T-BONE BURNETT PATTI & FRED SMITH CAN DEPECHE MODE ROBBIE ROBERTSON JANE SIBERRY & K.D. LANG PETER GABRIEL

VIVRE SA VIE, C'EST D'ABORD LA GAGNER!

MANUEL BLANC CÉSAR 92 MEILLEUR JEUNE ESPOIR MASCULIN

J'embrasse pas

13 ANS +

Un film de ANDRÉ TÉCHINÉ Avec PHILIPPE NOIRET, EMMANUELLE BÉART, MANUEL BLANC, HÉLÈNE VINCENT

À L'AFFICHE! BERRI ST-DENIS & ST-CATHERINE 2:00 - 4:30 - 7:00 - 9:15

Danse et amour à la sauce mexicaine

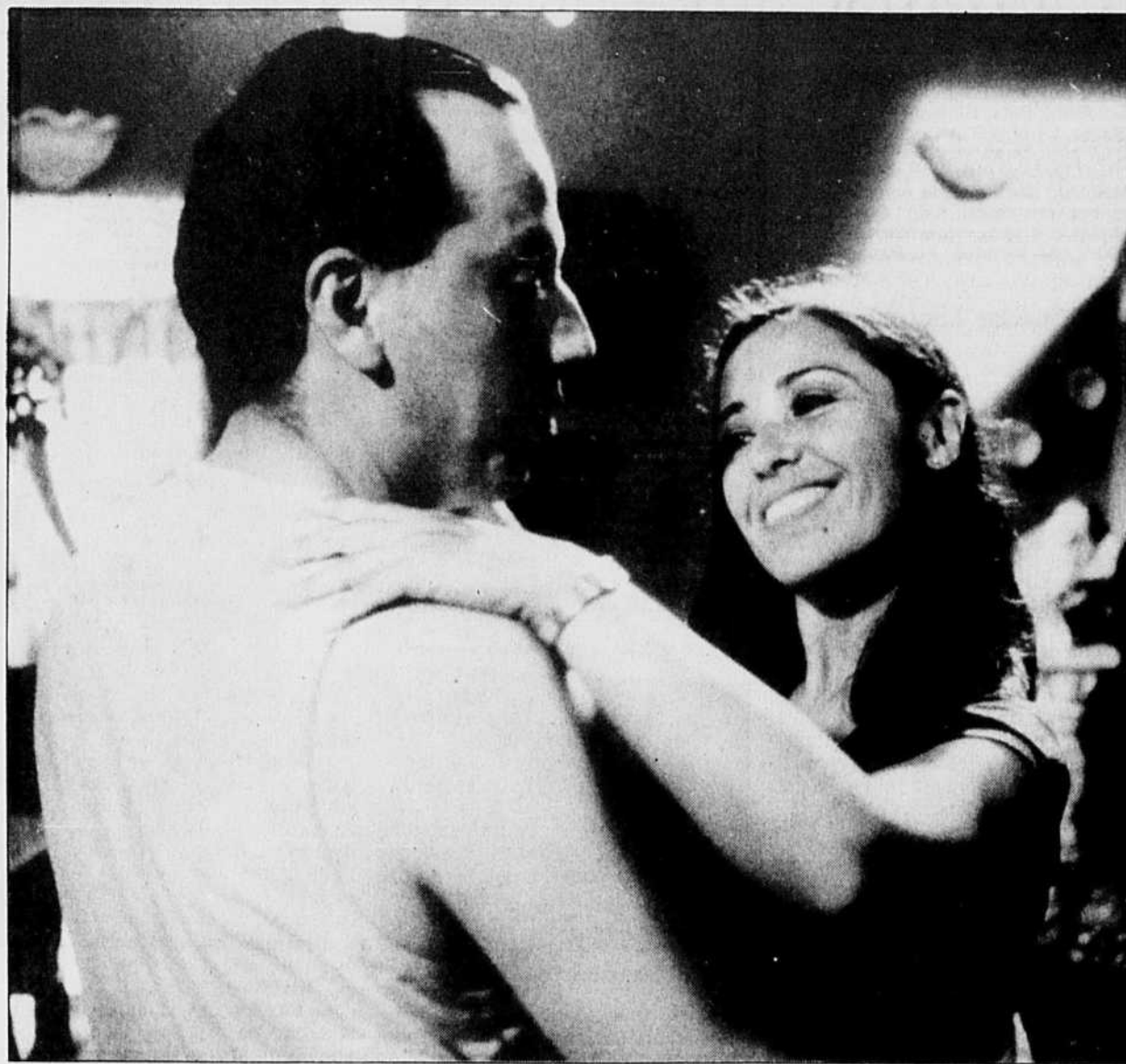
Danzon

réal : Maria Novaro. Scénario : Béatriz et Maria Novaro. Avec Maria Rojo, Carmen Salinas, Blanca Guerra, Tito Vasconcelos. Image : Rodrigo Garcia. (Mexique 1991) En v.o. espagnole, s-t. français. Au cinéma Berri, 102 min.

Odile Tremblay

ON A rarement l'occasion de voir en salle les films d'Amérique latine. Ceux-ci restent en général confinés au cadre étroit des festivals, et le grand public les voit passer trop vite. Des pays comme le Mexique possèdent pourtant une solide tradition cinématographique. Un peu kitch, un peu sirupeuse au point de départ, parfois épique, souvent grandiose, pleine de couleurs, d'amour passion, de sens de la fête, elle s'est diversifiée au fil des ans. Avec *Danzon*, la Mexicaine Maria Novaro est restée très proche des origines de ce septième art, rappelant à elle la sensualité de son peuple. Le film permet de découvrir ou de renouer avec la vision du Monde si colorée propre à « l'Autre Amérique ». Il arrive dans nos cinémas.

Le *danzon*, vous connaissez ? Cette danse, qui possède quelques traits du tango, a des adeptes, j'allais dire des fidèles, qui la pratiquent comme une religion, un art à tout le moins. À Mexico, Julia, 40 ans, est standardiste le jour et mère célibataire d'une grande jeune fille, mais le soir venu, au dancing Colonia, elle s'abandonne à la passion du *danzon* au bras de Carmelo. Quoique gagnant un tas de concours avec son partenaire, elle ignore à peu près tout de lui, jusqu'au jour où il disparaît. Du coup, c'est la révélation : elle l'aime ! La voici partie à sa re-



Maria Rojo et Tito Vasconcelos dans *Danzon*.

cherche dans le grand port de Veracruz, là où les marins, les prostituées règnent sur une ville de clubs de nuit, de paillettes, de désirs brûlants, d'étreintes furtives. La Julia un peu goêche du début se transforme à leur contact en femme libre, séduisante, élégante, se lie à une « Madame », à un travesti, amorce une brûlante aventure avec un beau jeune marin au corps de dieu grec. De Carmelo point, mais la vision du monde de Julia a changé. Elle est mûre pour un retour à Mexico.

On pourrait dire de *Danzon* qu'il constitue un peu le pendant mexicain du *Bal d'Ettore Scola*. Surtout aux premières images, quand la caméra s'attarde à capter en silence les mimiques des danseurs, la position des corps enlacés, les mouvements des pieds. Mais *Danzon* bifurque ensuite du côté de l'aventure intérieure, film de métamorphose, dont le charme réside en grande partie dans l'interprétation touchante, vibrante de Maria Rojo en Julia. L'actrice, dont on admire l'étendue du registre, et la chaleur du jeu, devient « autre » à

mesure qu'avance le film, s'ouvre et se libère. *Danzon* a des allures de cinéma direct, avec une caméra intimiste, des dialogues très naturels aux couleurs de la vie. Le ton général de l'interprétation sonne juste, et c'est le vrai Mexique qu'on reconnaît ici, celui qui aime tant l'amour et la fête, et qui vit à l'extérieur, dans la rue, dans ses patios, dans ses clubs.

Mais *Danzon* est bien longuet, parfois carrément redondant. Toute la parenthèse de Veracruz accumule les redites. Le film, bâti comme une enquête policière lancée sur les traces de l'invisible Carmelo, fait longtemps du sur-place. On revient à chaque détour de spirale au point de départ, avant que le dénouement, charmant, ne s'impose. Mais *Danzon*, pose avec bonheur un regard vraiment féminin sur son sujet, celui d'une réalisatrice mexicaine sur la condition de la femme d'aujourd'hui. Charme discret, vision intimiste, juste, tendre d'un pays dont on n'exploire pas la misère mais la joie de vivre.

CINÉMA



Willem DaFoe et Mary Elizabeth Mastrantonio dans *White Sands*.

Cadavre au Grand Canyon

White Sands

Réal : Roger Donaldson. Scénario : Daniel Pyne. Avec Willem Dafoe, Mary Elizabeth Mastrantonio, Mickey Rourke, Sam Jackson, M. Emmet Walsh. Image : Peter Menzies. Musique : Patrick O'Hearn. En v.o. anglaise au Palace, Laval, Châteauguay, Versailles, Dorval. En version française au Eaton, Laval, Greenfield.

Odile Tremblay

White Sands, un « thriller » sanglant, efficace et bien monté est aujourd'hui signé Roger Donaldson. Ce cinéaste d'origine australienne, émigré aux États-Unis (on lui doit notamment *Sleeping Dogs*, *Cadillac Man*) est plus américain que les Américains. En témoignent sa facture nerveuse, le regard amoureux qu'il pose sur le Sud sauvage, son sens du punch aussi.

Le film s'ouvre sur les incontournables images du Grand Canyon, comme il se doit grandioses et toujours impressionnantes, mais cette fois, le cadre expose un cadavre dans ses flancs. Suicide ? Meurtre ? Un colt à la main et un trou à la tête, l'homme repose près d'un attaché-case rempli à ras bord de beaux billets verts : un demi million qui s'échappe généreusement dans ce désert. Ray Dolezal (Willem Dafoe), le shérif de la petite ville voisine du Nouveau Mexique, s'ennuie dans son quotidien sans mystère. Il s'empare du cas, et décide de mener l'enquête en se faisant passer pour l'homme assassiné.

Action au programme. Car le FBI est aussi sur le coup. Le pacifique et honnête shérif se retrouve dans un monde extrêmement dangereux dominé par un trafiquant d'armes et tueur sans foi ni loi, Gorman (Mickey Rourke) ainsi que par une belle aventurière écuylère à ses heures (Mary Elizabeth Mastrantonio) qui entend bien le voir trahir à son profit le vœu de fidélité le liant à sa femme. De très gros sous sont en jeu

dans cette histoire de trafic d'armes, et le meurtre est monnaie courante. Gorman surtout, joue de la gachette avec une joie perverse. Cadavres au menu, sur thème d'honnête homme dressé seul contre la meute perverse.

Il y aura plusieurs scènes de violence, dans ce film, pimenté, comme il se doit, de menues intrigues amoureuses. Mais, côté suspense, *White Sands* est assez réussi. L'intrigue, compliquée à souhait, rebondit comme une balle, les « punchés » tombent là où il faut avec effets de surprise. Mickey Rourke compose un méchant fort inquiétant au charme sulfureux et constitue la figure la plus forte et achevée du film. Le shérif incarné par Willem Dafoe demeure assez monolithique. On l'a connu plus dynamique. Par contre, Mary Elizabeth Mastrantonio donne à son personnage d'aventurière blessée une fragilité émouvante.

White Sands est avant tout un film de montage, fort bien découpé, qui conserve, comme une respiration saccadée, son rythme et son souffle. L'image est soignée, la musique tombe au quart de poil. Qu'est-ce donc qui fait alors de *White Sands* un « thriller » américain de plus sans véritable personnalité ? Un David Lynch aurait tiré du même scénario un film autrement surréaliste. Suspense assez conventionnel donc, qui ne fait pas éclater les limites du genre, mais qui est efficace et techniquement impeccable.

Les décors naturels du Colorado et du Nouveau Mexique : désert, canyon et montagnes, viennent tout de même relever en quelque sorte le niveau du film, par leur beauté libre, non claustrophobe. Roger Donaldson nous sert bien quelques clichés visuels au passage : femme en rose sur fond de sables blancs, homme seul devant la majesté du canyon, etc. Mais point besoin d'y regarder de si près. Les amateurs de suspense auront un produit de qualité à se mettre sous la dent avec *White Sands*. C'est déjà beaucoup.

26 avril, Radio-Québec 20h30

le *visiteur*
un film de Suzanne Guy

CARREFOUR 92



3 au 14 juin
Québec

Têtes d'affiche

Michel Marc Bouchard et Robert Lepage, Québec
Stéphane Braunschweig, France
Takeshi Kawamura, Japon
Isabelle Pousseur et Yves Hunstad, Communauté française de Belgique
Neville Tranter, Pays-Bas

Images, onirisme et passion

Pour informations et réservations de forfaits
Info-Carrefour (418) 692.6060
Billets en vente dans les réseaux BILLETECH et ADMISSION

LE DEVOIR

VICTORIA

SRC

Gouvernement du Québec
Ministère des Affaires culturelles

Communications
Canada

québec

FAMOUS PLAYERS

CERTIFICATS CADEAUX en vente dans tous nos cinémas

GAGNANT du CÉSAR du meilleur acteur
Van Gogh
PARISIEN 866-3856 1:15-4:45-8:15
480 Ste-Catherine O. jeudi 1:15-4:15

LA VIEILLE QUI MARCHAIT DANS LA MER
JEANNE MOREAU MICHEL SERRAULT
PARISIEN 866-3856 12:50-3:00
480 Ste-Catherine O. 5:10-7:20-9:30

KAFKA
version française
avec Jeremy Irons
PARISIEN 866-3856 12:55-3:00
480 Ste-Catherine O. 5:05-7:10-9:15

V.O. ANGLAISE AU LOEWS

DANS CERTAINES DE NOS SALLES INFO-FILM 866-0111

CINÉ AUBAINE 21 Sur un billet d'adulte à prix régulier.
Obtenez votre coupon chez La Maisonnette
à l'achat d'un produit Coca-Cola en l'été 1992.

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 25 AVRIL

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE
CIEL MF

PRÉSENTE À 22:00

- sinfonias nos 1-2-3 (Scarlatti)
- concerto pour flûte en do mineur (Quantz)
- quatuor op. 76 no 6 (Haydn)
- symphonies pour cordes nos 1-2-3 (Rossini)
- adagio en sol mineur (Albinoni)

DEMAIN SOIR, 22:00

- symphonie en fa d'après *Les métamorphoses d'Ovide* (Dittersdorf)
- symphonies nos 6-7-8 *Le matin, Le midi, Le soir* (Haydn)
- symphonie no 2 (Beethoven)

ciel 98.5

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

ORCHESTRE BAROQUE DE MONTRÉAL

JOËL THIFFAULT • DIRECTEUR ARTISTIQUE

CONCERT HAYDN

SYMPHONIES Nos 94 « Surprise », 97, 100 « Military »

26 avril, 20h — Cathédrale Christ Church
(Métro McGill)

Billets: 20\$, adultes / 14\$, étudiants, 60 et +

Disponibles le soir du concert à la porte, ou
RÉSERVEZ en appelant 388-2445

Ministère des affaires culturelles du Québec
Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal
Emploi et Immigration Canada

PRO MUSICA

Denis Brott et Samuel Saunders
violoncelle piano



Série Émeraude

PROKOFIEV .. Sonate op. 119
DEBUSSY Sonate (1915)
BRAHMS Sonate op. 99
POPPER Rhapsodie hongroise op 68

Lundi 4 mai 1992 à 20 heures

Les « Bouffes-causeries » du Café de la Place

Au Café de la Place, à 18h30, l'entrée est libre et gratuite.
On peut se procurer un casse-croûte sur place.

BILLETS: 17\$, 13\$ (étudiants 8\$) T.P.S. et frais PDA en sus
EN VENTE: Place des Arts, 842-2112.

Pro Musica, 3450, rue Saint-Urbain, 845-0532

PRATT & WHITNEY CANADA

BANQUE ROYALE

Le stationnement de la Place des Arts est ouvert à 17 heures pour la soirée.

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1\$ (+ T.P.S.)
sur tout billet de plus de 10\$.

CLASSIQUE

Tchaïkovski et Karajan en symbiose

Charles Dutoit et l'OSM

Tchaïkovski, *Symphonie* no. 6 op. 74 « Pathétique »; *Ouverture-fantaisie* « Roméo et Juliette ». London 430 507-2.

Herbert von Karajan et le Berliner Philharmoniker

Tchaïkovski, *Symphonie* no. 6, enregistré en public en décembre 1973; *Concerto* no. 1 op. 23, avec Alexis Weissenberg, enregistré en avril 1967. Deutsche Grammophon Video VHS, 072 241-3 NTSC.

Herbert von Karajan et le Berliner Philharmoniker

Tchaïkovski, les six *Symphonies*, la *Sixième* enregistrée en 1976. Deutsche Grammophon 423 504-2, coffret de 4 CD.

Carol Bergeron

« UNE SYMPHONIE. Une nouvelle Symphonie. La Sixième. Exprimer pourquoi il avait vécu sur cette terre. Pourquoi il allait mourir, probablement bientôt. Exprimer enfin son amour, dont il n'osait parler à haute voix ». C'est ainsi que la biographe russe Nina Berberova résume cet ultime projet dans lequel Piotr Ilyitch Tchaïkovski reprend goût à l'écriture. Ce chant du cygne aura la forme d'une confidence autobiographique dont le contenu restera, selon son désir, à jamais secret.

Écrivant à son neveu Vladimir Davidov qui en sera le dédicataire, Piotr Ilyitch parle d'une *Symphonie* dont le programme sera « proprement subjectif » tout en demeurant « une énigme pour tout le monde ».

Berberova y reconnaît cependant toute la douleur, tout le délire qui tourmentait ce grand romantique. Cette musique est « la chair de sa chair et le sang de son sang », pense-t-elle. À mon sens, l'inspiration s'abreuve directement au désespoir qui habitait le compositeur russe.

La mort qui avait emporté certains de ses meilleurs amis rôdait autour de Tchaïkovski. On sait maintenant que le suicide fut la cause de la sienne, et cela neuf jours après avoir dirigé la première de sa nouvelle *Symphonie* à Saint-Petersbourg.

« Sans espoir, la *Pathétique* pourrait porter en sous-titre « confession musicale d'un nihiliste ». Selon Jacques Lœnchamps, « elle semble impliquer le déni de toute consolation (qu'il s'agisse de joie humaine ou de sérénité découverte dans la religion) et même le persiflage de toutes les valeurs ».

« Véritable chef-d'œuvre de l'art romantique pour certains, l'ouvrage ne fait cependant pas l'unanimité. Alfred Einstein n'y va pas de main morte et qualifiant Tchaïkovski de « névrosé qui s'abandonne sans réserve aux impulsions de son tempérament lyrique, mélancolique et pathétique ». Le musicologue allemand n'y voit que de « l'exhibitionnisme du sentiment ».

À cela, on pourrait opposer l'intérêt tout à fait exceptionnel qu'un autre Allemand, chef d'orchestre ce lui-là et l'un des plus grands, porta à la *Sixième* sans craindre qu'on l'accusa de faiblesse intellectuelle ou de complaisance. La discographie de Karajan compte en effet au moins huit versions différentes: cinq fois avec le Berliner Philharmoniker, en 1939 (DGG 423-530-2), en 1964 (DGG 423-223-2), en 1971 (EMI CMS 7 69883-2), en 1973 (DGG 072 241-3, en vidéo seulement) et en 1976 (DGG 423 504-2); deux fois avec le Wiener Philharmoniker, en 1949 (EMI CMS 7 63326-2) et en 1985 (DGG 415 095-2); une fois avec le Philharmonia Orchestra, en 1954 (EMI CMS 7 63460-2).

En compagnie d'un tel musicien, cet itinéraire ne peut pas être banal. De 1939 à 1985 se déroule l'évolution personnelle d'un interprète d'abord influencé par Toscanini et Furtwängler et celle d'une interprétation qui s'applique génialement à pénétrer le mystère d'une œuvre.

Laissons aux spécialistes les pre-

mières gravures qui accusent leur âge. Celle de 1939 n'a d'intérêt que de montrer le point de départ. Avec l'Orchestre de Vienne, en 1949, la lecture est déjà plus personnelle, plus captivante aussi, elle annonce les grandes réalisations. En 1954, à la tête d'une phalange anglaise, les résultats m'apparaissent moins probants.

C'est donc avec ses musiciens de Berlin qu'il atteindra les plus hauts sommets, ou si l'on préfère, qu'il descendra dans les abysses de l'âme « tchaïkovskienne ». En leur compagnie, il réussira ce mariage essentiel du fond et de la forme; un exploit, si l'on songe à quel point cette musique trompe aisément ceux qui la croient superficielle.

S'il faut choisir entre les versions de 1964, 71 et 76, la dernière sera sans doute la plus valable, d'autant qu'en un coffret de quatre disques sont rassemblées les six *Symphonies* du compositeur russe. La lecture de 1985 avec l'Orchestre de Vienne n'apporte rien de très neuf si ce n'est une richesse sonore encore plus brillante.

Mais l'interprétation la plus achevée vient d'un concert donné à la Philharmonie de Berlin en 1973 et conservé sur bande vidéo. Là Karajan atteint un paroxysme d'expression qui nous transporte d'émotion. Là la confiance de Tchaïkovski se révèle dans sa bouleversante force tragique. Le texte musical se met à parler; plus rien ne semble gratuit.

On aura compris que si l'essentiel se trouve là exprimé par un Karajan qui fait corps avec la partition et avec les musiciens qu'il dirige, l'approche distante et plasticienne d'un Dutoit ne peut pas me convaincre. Même si l'OSM joue superbement, il demeure que le discours ne possède pas la vérité ni la force que l'on attend, sachant par ailleurs que les bonnes versions, au-delà de celles de Karajan, ne manquent pas.

Seul le dernier mouvement, l'*Adagio lamentoso*, parvient-il à nous faire sentir l'ineffable proximité de la mort. On y sent Dutoit se laisser aller à quelques abandons d'une touchante sincérité. Le fantastique *scherzo-marche* qui précède n'atteint jamais la puissance cataclysmique qui, chez Karajan, nous emporte littéralement. L'*allegro con grazia* demeure anodin et la partie centrale où se décale l'angoisse se déroule dans l'indifférence. Les six épisodes du premier mouvement s'échafaudent avec une précision admirable mais hélas froide.

DANSE

La danse sur glace de Dulcinée Langfelder

Mathieu Albert

DEPUIS sa première pièce en 85, Dulcinée Langfelder n'a jamais cessé de pratiquer la danse comme un art de confusion des genres. Ses œuvres se présentent sous la forme d'un embrouillement volontaire, d'un dérapage continu, d'un mariage astucieusement dépareillé entre le théâtre, la musique, la chorégraphie, le film, la chanson et l'humour de cabaret. Dulcinée Langfelder n'est jamais là où on l'attend. Elle est à côté de toutes les traditions reconnues, de toutes les orthodoxies sclérosées, de toutes les tendances dominantes et dominatrices. Elle se trouve plutôt à l'endroit où son inspiration baladeuse et imprévisible la conduit; au cœur d'un univers habité par des récits en forme de coq-à-l'âne et des mises en scènes inspirées par des imageries de bande dessinée.

En 85, après avoir fait un séjour de quatre ans du côté du mime avec la troupe Omnibus, Dulcinée Langfelder s'enferme à double tour dans un studio du boulevard St-Laurent. C'est là, dans la terrible solitude de cette première expérience de gestation qu'elle explore, évalue, soupèse, anguisse, et cherche à tâtons un type d'écriture de spectacle qui lui serait personnel.

Au terme de sa retraite, elle émerge enfin avec une pièce en forme de poème sur le destin et la fatalité qui répond au nom de *Cercle vicieux*. Une pièce dans laquelle la chorégraphie raconte ses peurs et ses espoirs avec des mots empruntés au langage de tous les jours, et des gestes qui proviennent à la fois de la grammaire de la danse et du mime. La pièce est brillante par sa simplicité, et émouvante par son inextinguible candeur.

Dulcinée Langfelder nous fait découvrir un style de chorégraphie qui fait dérailler les définitions préfabriquées, et qui retire les étiquettes que l'on pensait fixées une fois pour toute. On découvre également une interprète charismatique et sensible, une danseuse qui réussit à aborder les sujets les plus graves (l'amour, la mort, la rupture, la solitude) en faisant mine de se livrer au récit d'un fait divers.

Aujourd'hui, Dulcinée n'a ni changé de ton ni de registre. Elle demeure aussi légère et pimpante lorsque le drame devrait assombrir ses humeurs et aussi tragique lorsqu'elle joue à la gamine frivole et rigolote. Elle continue à circuler dans les émotions comme si elle s'amusait à faire du slalom sur une pente glacée; le rire et le pleur sont les deux pôles au milieu desquels elle n'arrête ja-



PHOTO JACQUES GRENIER

Jean Maheux et Dulcinée Langfelder.

mais d'accomplir des volte-face. Le rire peut brusquement basculer dans le pleur, et inversement, jusqu'à semer la confusion sur la nature de ce qu'elle vit et des émotions qui la bousculent.

En compagnie du comédien Jean Maheux, avec qui elle s'est associée en 88 au moment de la création de *La voisine*, elle présente à compter de mercredi, jusqu'à dimanche, à l'Agora de la danse, son tout dernier né. Une pièce intitulée *Hockey O.K.* ? dans laquelle le jeu est détourné de sa fonction purement ludique et inoffensive pour devenir le symbole de la guerre et du désir de conquête. (la pièce sera suivie en deuxième partie par la reprise de *La voisine*).

Après avoir fait *Cercle vicieux* et *La voisine*, qui étaient deux pièces autobiographiques, j'ai voulu sortir du champ de la subjectivité et explorer un univers qui m'était complètement nouveau, et avec lequel je n'avais aucune affinité. J'ai choisi le thème du hockey d'abord et avant tout par défi — ce qui est déjà une caractéristique fondamentale du sport — et pour voir si j'étais capable de traiter un sujet qui, a priori, m'apparaissait aux antipodes de mon expérience et de ma personnalité.

« En allant au Forum, où je n'avais jamais mis les pieds de toute ma vie, j'ai découvert une chose fascinante : le hockey correspond à une forme simplifiée de l'affrontement. Deux équipes se font face et se combattent dans le but de remporter la victoire. Pour moi ce combat constitue une métaphore de la guerre et c'est la raison pour laquelle ce sport jouit d'une popularité aussi grande auprès du public. À la fin du match le conflit est réglé; il y a un gagnant et un perdant. Les choses sont claires, faciles et définitives. Les spectateurs ont pu jouer à la guerre en s'identifiant à des équipes à qui ils ont attribué le rôle de livrer un combat à leur place et en leur nom ».

Dulcinée Langfelder a voulu transposer cette idée de la lutte à l'intérieur de sa pièce, mais en la faisant dévier sur le plan plus existentiel de la vie et de la mort. Lorsque le désir de conquête est poussé jusqu'à sa limite ultime, le jeu cesse d'être un simple amusement pour devenir une sorte de mise en péril du corps : « La volonté de conquête, ou le désir de la performance, ce qui correspond à la même chose pour moi, dit-elle, peut

se transformer en un défi lancé à nos limites. Mais ce défi peut parfois trouver son issu dans la mort si on ne prend pas garde aux signaux que nous envoie notre corps ».

Comme dans *Cercle vicieux* et *La voisine*, Dulcinée Langfelder fait se côtoyer l'humour et le drame comme deux faces indissociables d'une même réalité. L'humour, ici, provient des refrains qu'elle entonne avec son partenaire, des commentaires sportifs (trafiés) qui ont été inspirés par la soirée du hockey et de l'allure ridicule que lui procure son habillage de joueuse de hockey.

Le drame trouve sa résolution dans la mort de son coéquipier, Jean Maheux, sacrifié au nom de la performance et de l'héroïsme sur la surface plane et immaculée de la patinoire.

Le défi aura été pour lui un sort jeté par la fatalité. Le dépassement de ses limites aura trouvé son terme dans le voyage à sens unique qui conduit de la vie au trépas.

théâtre du nouveau monde

LE ROI LEAR

de SHAKESPEARE

Traduction JEAN-LOUIS ROUX

Mise en scène JEAN ASSETIN

avec JEAN-LOUIS ROUX

FRANCINE ALPIN

MARC BELAND

SOPHIE FAUCHER

ALEXIS MARTIN

DENIS MERCIER

JEAN-LOUIS MILLETTI

GUY NADON

MARTE TURGEON

Réservations: 861-0563

MOLSON

O'KEEFE

théâtre

du nouveau

monde

84, rue Ste-Catherine O., Métro Place-des-Arts

Stationnement adjacent au théâtre

Réserved maintenant

Billets: Avant-premières 19\$ - 22\$

Admission générale: 22\$ - 26\$

Tarif spécial pour étudiant, 60 ans et +

Groupes: 861-4971

Dès mardi

HARMONIE DE CHOEURS...

POUR LA FÊTE DES MÈRES.

ÉVITEZ LES DÉCEPTIONS. RÉSERVEZ AUJOURD'HUI!

REPRISE POUR UN TEMPS LIMITÉ À PARTIR DU 16 DÉCEMBRE 1992!

THE PHANTOM OF THE OPERA

Théâtre Maisonneuve Place des Arts, Montréal

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE PHANTOM

(514) 790-2222

Billets également en vente à la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de la Baie)

Groupes (20 personnes minimum) téléphonez: (514) 874-9153 au Québec (416) 925-7466 en dehors du Québec

Version originale! En anglais avec des surtitres en français.



ITZHAK PERLMAN

"CONCERT MENDELSSOHN"

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL

Billets: \$30 — \$25 — \$20

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1\$ (+ T.P.S.) sur tout billet de plus de 10\$.

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL

Chef d'orchestre: ALEXANDER BROTT



JULIAN LLOYD WEBBER

Soliste violoncelliste

Haydn, Corelli, Shostakovich

LUNDI, 11 MAI, 20h.

Billets: \$25 - \$18 BANQUE LAURINTIEN

Théâtre Maisonneuve

Place des Arts

Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1\$ (+ T.P.S.) sur tout billet de plus de 10\$.

LADIES' MORNING MUSICAL CLUB

1011ème saison 1992-1993

SALLE POLLACK

555 ouest, rue Sherbrooke

le dimanche à 15 heures 30

4 octobre BATH INTERNATIONAL ENSEMBLE, cordes, vents, piano, harpe

18 octobre TRIO FONTENAY, piano et cordes

1 novembre TOKYO STRING QUARTET

15 novembre JEAN-PHILIPPE COLLARD, piano

29 novembre ROBERT MCDUFFIE, violon

31 janvier JANIS TAYLOR, mezzo-soprano

21 février QUATUOR YSAYE, cordes

14 mars HEINRICH SCHIFF, violoncelle

4 avril TRIO PENNETIER - PASQUIER-PIDOUX, piano et cordes

25 avril ANGELA HEWITT, piano

Abonnement: 95,00\$ Étudiants (22 ans) 75,00\$ Billet: 20,00\$ Billet: 15,00\$

TAXES INCLUSES

CONCERT POUR LE CENTENAIRE mardi, 17 novembre 1992, à 17 heures Salle Pollack André Prévost, oeuvre commandée

Renseignements LADIES'S MORNING MUSICAL CLUB

1410, rue Guy, bureau 32 Montréal H3H 2L7 Tél.: 932-6796 / 487-2822

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

LES GRANDS CONCERTS

Claus Peter Flor, chef

Edith Wiens, soprano

Siegfried Lorenz, baryton

Chœur de l'OSM, Iwan Edwards, dir.

28 et 29 avril, 20h00

BRAHMS: Un Requiem allemand, opus 45

Commanditaires: 28 avril: L'Impériale 29 avril: PRATT & WHITNEY CANADA

SALLE WILFRID-PELLETIER

EN VENTE À L'OSM: 842-9951 ET AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS: 842-2112

(taxes et redevance Place des Arts en sus)

BILLETS: 9,50\$ 21,00\$ 29,50\$ 41,00\$

NON SPECTACLES!

ROCK

Passez voir le révérend

Al Green
Love Is Reality
One In A Million
Epic.

The Abyssinian Baptist Gospel Choir
Shakin' The Rafter
Columbia-Legacy.

Sylvain Cormier

NOTRE PÉLERINAGE à Memphis commence là où, justement, tout a commencé. Au studio Sun, 706 Union Avenue. Le rock est né là un bon jour de 1954, quand Elvis Presley enregistra sa version de *That's All Right, Mama* d'Arthur Big Boy Crudup. En moins de deux minutes, il donna tout ce qu'il avait en lui, mêlant toutes les musiques qu'il connaissait : du blues, du country, du swing, du gospel, et un grain de folie furieuse. Vous connaissez le résultat.

Après la visite guidée, on monte à l'étage, au dessus du café adjacent au studio. Moitié boutique de souvenirs et moitié magasin de disques. On fraternise avec le préposé, un pur et dur à la tignasse rockabilly. «S'il y a une chose à faire à Memphis, nous conseillons — t — il, c'est de passer voir le révérend dimanche matin. Le révérend? «Le révérend Al Green, qui d'autre?!» Mon compagnon de voyage me regarde, la mâchoire pendante et les yeux exorbités. Al Green, Dieu du ciel! on va assister à une messe gospel donnée par Al Green, vous vous rendez compte?

Al Green est un des plus grands chanteurs de soul au monde, certainement le plus sensuel, un spécialiste de la haute volée vocale, quelque part entre Marvin Gaye et Aaron Neville. On lui doit, au début des années 70, l'immortel *Let's Stay Together*, que Tina Turner reprendra une bonne décennie plus tard. Très tôt, Green s'est tourné vers Dieu, est devenu pasteur et a fondé son église, la



Le café adjacent au célèbre Studio Sun.

Full Gospel Tabernacle, sans jamais délaissier complètement sa carrière. «Vous avez de la chance, poursuit notre bienfaiteur, le révérend est en ville. Le service est à onze heures. Ne manquez pas son sermon. Vous ne pouvez pas vous tromper d'église. Il y a une Rolls à l'entrée.»

Le jour venu, on a facilement trouvé l'endroit. L'église se trouve sur Hale Road, qui croise l'Elvis Presley Boulevard un peu au sud de Graceland, la maison du King. La Rolls est bien là. On suppose qu'Al Green l'a payée avec ses royalties, plutôt qu'avec les contributions volontaires de ses ouailles. On nous accueille avec de larges sourires et des *good morning* chaleureux. Tout le monde est tiré à quatre épingles. Rien que des noirs, sauf nous deux. C'est donc ça, une minorité visible. On s'assoit à l'arrière, alors que le *Sunday School* bat son plein. Une dame lit la Bible et l'interprète. Des leçons de vie toutes simples. Un peu partout, des mains se lèvent. Les gens commentent, à partir de leur propre expérience.

L'école se termine. Il y a une pause. L'église se remplit peu à peu. Des musiciens s'installent. Une batterie, un piano, une basse électrique. J'en tremble de partout. Mon regard s'embue. La musique s'élève, simple, puissante, grandiose. De chaque côté, les membres du chœur s'avancent en chantant, deux pas à droite, deux à gauche, en rythme, et prennent place à l'avant. Une soliste chante, au moins aussi bien qu'Aretha Franklin ou Mavis Staples, et le chœur répond. Dans l'église, des gens lèvent les bras au ciel. Une jeune femme, en transe, virevolte en criant des *hallelujah* et des *thank you, Chief*. Je suis complètement bouleversé. Si j'avais vécu ça enfant, je serais probablement

croquant aujourd'hui. Chose certaine, je crois en cette musique, la plus vibrante, la plus émouvante que j'aie jamais entendue.

Et puis Al Green monte en chaire, livre son sermon, et se met à chanter. Dans l'église, c'est la frénésie. Ça ressemble à la scène de messe gospel dans le film *The Blues Brothers*, en mille fois plus vrai. Quelques-uns pleurent, d'autres s'étreignent, certains sont saisis de convulsions incontrôlables, la plupart dansent. Visiblement, ils sont tous venus se vider le cœur et faire le plein d'énergie, pour être capables de supporter la semaine à venir. La voix du pasteur plane au-dessus du chœur, véritablement divine. Jamais je n'oublierai cette heure — là. Jamais.

Les albums d'Al Green rendent très peu compte de ce qui se passe tous les dimanches dans son église. *One In A Million* distille un gospel fort agréable, formidablement chanté, mais infiniment léger, sans ampleur ni réelle conviction. Du gospel de studio. *Love Is Reality*, son plus récent disque, franchement mauvais, celui-là, propose un techno-funk de luxe sans autre intérêt que la voix d'Al Green. De fait, pour avoir une idée de l'expérience gospel, il faut chercher du côté des rééditions. Dans la série *Gospel Spirit* de Columbia-Legacy, le *Shakin' The Rafter* du Abyssinian Baptist Gospel Choir, enregistré dans une église en 1960, convient idéalement. Tout y est : le son caverneux, le chœur, les solistes, les cris, la frénésie, la foi qui transporte les montagnés. Rien n'y manque, sinon le révérend Green. Le chanteur est en vente partout, mais le pasteur ne vous attend qu'à Memphis.

JAZZ

Le jazz de Broadway

Serge Truffaut

JUSQU'À PRÉSENT, Raneé Lee a exploré le blues teinté de gospel comme elle a sondé le blues souvent tragique de Billie Holiday. Pour la première de ses aventures, elle avait confectionné un séduisant *Live At The Bijou*. Pour la deuxième, elle avait signé un sensible *Deep Song*. Aujourd'hui, cette chanteuse d'origine américaine, qui a grandi dans les environs de New York, nous propose une fresque musicale composée de ces bouts ayant contribué aux succès des comédies musicales présentées dans les différents théâtres de Broadway. Son nouvel album sur étiquette *Justin Time* s'intitule en effet *Jazz On Broadway*.

Symbole qualitatif de cette production, Raneé Lee a fait appel aux services, on devrait dire à la science, de Monsieur Red Mitchell. De Mitchell, on sait qu'il est la facette ronflante, mais non paresseuse, de la contrebasse. De Mitchell on sait également qu'étant une portion du gratin du jazz, il a accompagné toutes les autres portions du gratin en question quand ce n'était pas ces portions qui accompagnaient sa portion. Bref, Red Mitchell n'est pas du genre hachis parmentier ou pâté chinois, il est plutôt gratin dauphinois, soit la transformation aristocratique de la patate. De Mitchell...

De Mitchell, on ne sait pas qu'il fut premier contrebassiste dans l'orchestre de la MGM. Là, on vous l'affirme, on vient de rentrer dans le vif de la note. Parce que la MGM, les vieux s'en souviennent, les jeunes l'apprendront, c'était rien de moins que le studio de cinéma où se faisaient les grandes comédies musicales style *Un américain à Paris*, *Chantons sous la pluie* et autres.

De fait, le topo est le suivant : on dispose d'une chanteuse qui veut s'approprier les morceaux de bravoure de quelques comédies musicales. Elle fait appel au bonhomme qui, dans les années 50 et dans les années 60, pinçait les cordes de sa contrebasse en plus de mettre plus d'un grain de sel dans les arrangements.

Puis elle regroupe d'excellents musiciens canadiens autour d'elle, soit Andy Milne au piano, John Nugent et Richard Beaudet aux saxos, Ron DiLauro et Denny Christianson aux trompettes, Richard Ring à la guitare et Jim Hillman à la batterie. Et comme Mitchell fut pianiste avant d'être contrebassiste, c'est lui qui, dans les pièces en duo ou trio, se penche, comme il faut, sur les touches blanches et noires.

Puis notre chanteuse construit son programme. Elle pige dans *The Cats* et dans *Evita* quand ce n'est pas dans *Les Misérables*. Et comme elle a le sens de l'histoire en plus d'avoir du goût, elle emprunte à Duke Ellington son intemporel *In A Sentimental Mood*. Juste ça, ce choix, cet emprunt à Ellington, c'est la marque de l'élégance.

D'autant plus que ce morceau, ce *In A Sentimental Mood* elle nous le fait en duo. Elle et Ring à la guitare. Elle face à Ellington. Elle et sa voix au timbre clair, ça donne un résultat superbe. D'ailleurs, dans cette production, les morceaux intimistes se dégagent avec un éclat si séduisant que Raneé Lee est plus qu'une chan-



PHOTO JACQUES GRENIER

Raneé Lee

teuse, qu'une instrumentiste. Elle est une artiste.

On ne pourra pas en dire autant de Vanessa Rubin qui, sur étiquette *No-vus*, nous propose une première production intitulée *Soul Eyes*. Malgré un programme à la facture plus moderne que celui établi par Raneé Lee, malgré la présence de gros canons musicaux comme Kirk Lightsey et Cecil McBee, cette production ne décolle pas. Car cette production distille l'ennui. Point.

Parfois, allez savoir pourquoi, on se prend d'affection pour les « petits maîtres » qu'on suit avec d'autant plus de plaisir que jamais ils nous déçoivent. Ainsi en est-il, dans mon p'tit cas, de Jeannie et Jimmy Cheatham et de leur *Sweet Baby Blues Band*. Depuis la sortie de leur album consacré au bon voisinage, sur *Concord*, il y a plusieurs années, cette chanteuse-pianiste et son tromboniste de mari m'ont constamment conquis. Leur dernière production ne fait pas exception.

À peine avait-on lu le titre de la production en question, soit *Basket Full Of Blues* sur *Concord*, qu'on a reniflé le style qui fait pas dans le détail, le style qui décoiffe, le style qui aigüise le trémolo dans la colonne, on a nommé le style Kansas City. Autant vous dire qu'on avait bien reniflé.

Car figurez-vous que ce couple de musiciens qui sortent très rarement de leur Californie, le bonhomme enseigne à l'université de San Diego, demeure fidèle à l'esprit Count Basie sans copier ce grand capitaine des notes qui s'insistent encore aujourd'hui sur les murs de tous les bars de Kansas City. Jeannie, pianiste sûre et voix chaleureuse, et Jimmy, tromboniste possédant à la perfection l'art de la simplicité, composent, composent, composent.

Ils composent et Jimmy fait les arrangements. Des arrangements aussi efficaces que ceux que Thad Jones ou Frank Foster concoctaient pour le père Basie. Pourquoi des arrangements ? Parce qu'autour d'eux, ils sont huit à souffler comme des gros matous pleins de tendresse. A souffler boogie un coup, pour souffler swing l'autre coup sans jamais laisser en rade le cœur du jazz, sans jamais abandonner le blues.

À lui seul, le *Blues Like Jay McShann* devrait remplir le stade Olympique plus facilement que Genesis. Maudit !

Musique EN TÊTE

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

MAI

4 PRO MUSICA SÉRIE ÉMERAUDE
Denis Brott, violoncelle Saumuel Saunders, piano

Prokofiev, Debussy, Brahms, Popper
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts Lundi 4 mai à 20h00
Réservations: 842-2112/845-0532 Billets: 17\$/13\$-58 \$t.

7 LE QUATUOR MORENCY
QUATUOR À CORDES

ANTON KUERTI, pianiste invité
Schubert * Schumann * Papineau-Couture

Jeudi 7 mai à 20h00
Centre Canadien d'Architecture
Réservations: 524-4526 Billets: 15\$/8.50\$Étd. & 65/+

9 HISTOIRES EXTRAORDINAIRES À LA SMCQ!
Marie-Danielle Parent, soprano

Créations d'Évangéliste, de Rea et de Gougeon
Centre Canadien d'Architecture Samedi 9 mai à 20h00
Réservations: 843-9305 Billets: 20\$/12\$

Association des
organismes
musicaux du
Québec

AOMQ

EN COLLABORATION AVEC
LE DEVOIR

ET
COOPÉRATIVE
"LES NUAGES"

Concerts de musique de chambre Allegro

clarinette Julian Milks
violon Vladimir Landsman
alto Douglas McNabney
piano Dorothy Fraiberg

Oeuvres de Mozart, Schubert, Milhaud et Bartok

Jeudi, 30 avril 1992, 20h.
Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre
Ce concert est présenté grâce à une subvention spéciale du "Music Performance Trust Funds" obtenue par la Guilde des Musiciens du Québec.

Commandité par
BANQUE ROYALE

LA RÉPÉTITION

écrite et mise en scène par
DOMINIC CHAMPAGNE

avec
MARIE TIFO
JULIE CASTONGUAY
LUC GOVIN
NORMAN HELMS
MARC LEGAULT
et CHRISTIAN THOMAS

IL VA SANS DIRE

les concepteurs: André Barnard, Jean Bard, François St-Aubin, Lou Arteau, Claude Boissonneault
DU 28 AVRIL AU 16 MAI 1992 - DU MARDI AU SAMEDI À 20H00
THEATRE ESPACE GO - 5066, RUE CLARK - MONTREAL
RESERVATIONS 271-5381 OU RESEAU ADMISSION 522-1245

BELAIR
COMPAGNIE D'ASSURANCES



QUATUOR MORENCY
ET SES INVITÉS

RADIO-CANADA FM STÉRÉO 100,7 ET MUSICCONSULTANT HB PRÉSENTENT

LE QUATUOR MORENCY

JEUDI, 7 MAI, 20H

SCHUBERT * SCHUMANN
PAPINEAU-COUTURE

Billetterie ARTICULÉE

5 2 4 - 4 5 2 6

CENTRE CANADIEN
D'ARCHITECTURE



ANTON KUERTI
PIANISTE INVITÉ

BANQUE ROYALE

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE
DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

LES CONCERTS BANQUE ROYALE

Baroque et Classicisme

Sinfonietta de Montréal

Charles Dutoit, chef

Jeudi 30 avril, vendredi 1er mai • 19h30

basilique Notre-Dame

R. STRAUSS: Suite de danses d'après Couperin
LULLY: Le Bourgeois gentilhomme, suite
R. STRAUSS: Le Bourgeois gentilhomme, opus 60

Billets: 9\$ 16\$ 26\$

EN VENTE À L'OSM (842-9951), à la Place des Arts (842-2112),
Admission (522-1245), et à la basilique Notre-Dame avant le concert.



RENÉE CLAUDE / Le double destin d'une interprète

Renée Claude

Georges Brassens :
j'ai rendez-vous avec vous
Supplémentaires à La Licorne
Les 29, 30 avril, 1er et 2 mai à 20 h 30

Sylvain Cormier

ANXIEUSEMENT, j'attends qu'elle arrive. J'ai devancé le rendez-vous de quelques minutes, et je me ronges les ongles, fin seul à ma table, dans une section séparée à l'arrière du restaurant outremontois. En fond sonore, discrètement, du Ferré, puis du François Hardy. Très approprié. Je me rassure en me disant qu'elle ne viendra peut-être pas. Que lui dire lorsqu'elle m'apparaîtra ? Que dit-on à Renée Claude, que vous n'avez jamais rencontrée mais à qui vous avez, quelques mois plus tôt, dans une critique de son spectacle de chansons de Brassens à la Butte St-Jacques, avoué un amour indéfectible ?

Devant l'écran de l'ordinateur, en octobre dernier, les mots étaient venus tous seuls. Ceux de *Tu trouveras la paix*, *La rue de la montagne* et *Le début d'un temps nouveau*, que je chantais à tue-tête en choeur avec le système de son familial, il y a déjà 22 ans, alors que j'en avais 9, et les mots qui disaient à quel point j'avais été ému de constater, en voyant son spectacle en première partie de Claude Gauthier aux FrancoFolies montréalaises de 1990 et la reprise de son hommage à Brassens en 1991, que mon amour d'enfance était « intact, aussi pur que dans le cocon duillet de ma mémoire ». Elle a lu tout ça, forcément. La publicité des supplémentaires à La Licorne en cite même la dernière phrase. Elle sait, donc, et elle va bientôt pouvoir associer un visage au nom de ce fan déguisé en journaliste. Sang et tripes, je suis fait comme un rat.

Lorsqu'elle surgit — de nulle part,

me semble-t-il —, belle à 52 ans comme au premier jour, je lui bégaye d'emblée mon embarras. Elle sourit gentiment, laisse échapper un petit rire. Je suis sauté. Dès lors, je veux tout savoir d'elle, qu'elle me raconte ses 33 ans de métier, dans le détail. Les premiers contacts avec le répertoire français, le coup de foudre pour Brassens, le passage au corpus québécois à l'oree des années 60, toutes ces années dans le milieu des chansonniers à chanter Vigneault, Ferland et les autres, son association avec Stéphane Venne, le vedettariat qui en a résulté, la transition de Venne à Luc Plamondon, ses deux grands spectacles thématiques, *Moi, c'est Clémence* que j'aime le mieux (1980), et l'incontournable *Georges Brassens : j'ai rendez-vous avec vous* (créé au Quat' Sous en 1981), son show avec Claude Léveillé (*Partenaires dans le crime*, 1986), sans négliger le renouveau de sa carrière de comédienne, déclenché par sa présence remarquée dans l'opéra *Nelligan*, suivi par son premier véritable rôle non-chanté dans *Tu faisais comme un appel* de Marthe Mercure, jusqu'à sa participation prochaine au *Marcel poursuivi par les chiens* de Michel Tremblay, qu'André Brassard présentera au TNM en juin. Rien que ça ? On a une heure, il faudrait deux jours. Que choisir ?

Il y a tellement de sujets à creuser. Tiens, par exemple, la réaction du milieu chansonnier quand Stéphane Venne et elle ont pris d'assaut le *hit parade*. On a peine aujourd'hui à imaginer l'émotion suscitée par une telle « laïcisation ». Je me souviens d'avoir été accusée de prostituer mon talent. » Avant Charlebois et l'*Ossid'cho*, on ne frayaient pas entre les chansonniers et les chanteurs populaires, et on passait encore moins dans le camp ennemi. « A chaque fois que je m'amenais à la télé pour faire le *Donald Lautrec Chaud* ou *Jeu-nesse d'aujourd'hui*, je me disais : mais qu'est-ce que je viens faire



Renée Claude

ici ? J'avais toujours l'impression que les autres chanteurs me haïssaient, qu'ils me prenaient pour une snob. Je ne me considérais pas comme une vraie chanteuse populaire, et pourtant, je me suis déjà vue, à la même heure, chantant la même tonne à Télé-Métropole et Radio-Canada... »

La conversation prend toutes sortes de détours, et finit par nous ramener au tout début, aux coups de coeur de l'adolescente : « A cet âge-là, on a des emballements qui ne durent pas. À 15 ans, j'étais littéralement pâmée sur Gilbert Bécaud et un an après, c'était terminé. Alors que Brassens, à 16 ans, je savais que c'était pour toute la vie. Brassens, c'était l'audace, la provocation, l'a-

narchie, la tendresse et la pudeur en même temps. Son comportement correspondait à mon désir de contester l'ordre établi, de ne pas me soumettre tout à fait. À l'école, les bonnes soeurs pensaient que j'avais tout ce qu'il fallait pour être religieuse parce que j'étais tranquille et que je ne disais pas un mot, mais tout se passait dans ma petite tête. »

Elle m'explique que le théâtre était présent dès le départ, comme Brassens, et que le succès de la chanteuse a relégué la comédienne aux oubliettes. Heureusement, le destin a le bras long. « J'avais fréquenté le Conservatoire Lasalle et suivi des ateliers de Paul Hébert. Je m'orientais dans les deux directions, sans choisir. Chanter et jouer, pour moi,

ça a toujours été la même chose. Je me suis toujours considérée comme une interprète, avant même d'être une chanteuse. »

« Mais la chanson a marché très vite. C'était plus facile pour moi parce qu'il y avait une grande demande, une réelle effervescence avec tous les auteurs — compositeurs qui sortaient. Les interprètes n'étaient pas nombreuses. Il y avait Pauline Julien qui arrivait de Paris, Monique Leyrac, et moi, la petite nouvelle. Si bien qu'après un an, j'ai laissé aller les choses. Les offres pour la comédienne se sont faites de plus en plus rares, et quand il y en avait, je n'étais jamais libre. Lorsque je suis devenue une chanteuse à succès, je n'y pensais même plus. Mais à un moment donné, ça a commencé à me manquer. »

En se donnant corps, âme et voix aux répertoires de Clémence et de Brassens, la comédienne en elle a fini par refaire surface, sans qu'elle s'en rende vraiment compte, en pratiquant son métier d'interprète. Renée Claude, drôle comme Clémence, qui l'aurait cru ? « Mon but, en montant ce spectacle, était de faire connaître les chansons de Clémence. Mais j'aurais trouvé déplorable de ne dire aucun monologue. La tentation était trop forte. »

« Ça faisait du bien de surprendre les gens. J'avais toujours cette image de fille sérieuse. Avec Brassens, c'est un peu pareil, dans le fait d'aborder un univers aussi masculin et une personnalité aussi forte que la sienne. On s'étonne, par exemple, que je fasse *La ronde des jurons*, surtout que j'ai demandé à Plume Latraverse, un grand fan de Brassens, d'adapter en québécois l'un des cou-

plets. » Une pièce d'anthologie, soit dit en passant.

Des spectacles thématiques au théâtre de Michel Tremblay, il n'y avait qu'un pas. Et une décennie. « Plus le temps passait, et plus j'avais l'impression que mes chances de jouer diminuaient. Aujourd'hui, je sais que chanter et jouer sont essentiels à mon accomplissement. Reste le cinéma. J'ai un style de jeu assez intimiste, et le cinéma, il me semble, me conviendrait plutôt bien. » C'est noté ?

Je l'écoute parler, et je réalise que toute la vie professionnelle de Renée Claude a été marquée par des périodes d'investissement total dans l'univers de grands auteurs, de Venne à Plamondon, de Clémence à Brassens, de la chanson au théâtre. « Je ne suis pas du tout quelqu'un de superficiel. Je suis une perfectionniste et une lente. Procéder comme ça me donne le temps d'aller au bout des choses. Brassens, je le fais entrer en moi. C'est très nourrissant. Eventuellement, je vais récidiver avec d'autres, peut-être le printemps prochain. »

« Je sens de la part du public un enthousiasme pour ce genre de spectacle. Certains en ont un petit peu marre de n'entendre que du son, et veulent distinguer la voix et les textes. On peut habiller une chanson de toutes les façons, et c'est très bien, mais il y a une place pour la chanson à sa plus simple expression. L'important, c'est d'être ému, rempli. Je rêve du jour où Diane Dufresne va se décider à monter un show seule avec un piano. Ça ne lui enlèverait rien, au contraire. Je suis sûre qu'elle y découvrirait des tas de choses sur elle-même. » Message reçu ?

VIDÉO

Dénominateurs communs

(x, y, z)

Installations multimédias de Pierre Antoine, François Elie et Alain Paiement. Galerie Optica, jusqu'au 10 mai.

Table des matières

Installations multimédias de Lorraine Oads et Pamela Landry. Galerie La Centrale, jusqu'au 10 mai.

Daniel Carrière

DEUX EXPOSITIONS, en cours à Montréal jusqu'au 10 mai, utilisent la vidéo comme matériau, d'une part, et la vidéo comme narratrice, de l'autre. Toutes deux collectives, elles dirigent le visiteur, et les caméras, dans des sens opposés, à grand renfort d'interprétations. La première dans le sens du concept, la deuxième, dans celui de l'infini.

(x, y, z), à la galerie Optica — qui existe depuis 20 ans cette année — est issu de la correspondance entre un artiste québécois, Alain Paiement (on se souviendra de la sculpturale installation photo *Chantiers (Building Sight)* qu'il présentait dans le cadre de Vision 91, lors des derniers Cent jours d'art contemporain) et deux Européens, Pierre Antoine et François Elie, qui, s'ils ne tiennent absolument pas à ce qu'on les désigne comme vidéastes, ont fait de la vidéo pour la peine au milieu des années 1980, en France.

Pierre Antoine a complété sa maîtrise en art vidéo et possède une licence en arts plastiques. En plus d'être présent dans les galeries européennes, il travaille comme peintre décorateur et sculpteur pour l'industrie du cinéma.

François Elie enseigne aujourd'hui les arts plastiques. Reconnu pour ses installations vidéo, c'est le plus minimaliste des trois compères, qui se sont amusés à jouer au cube avec l'imaginaire, en donnant à notre capacité de regarder les dimensions infinitésimales du pixel.

L'exposition réserve de nombreuses surprises, pour peu qu'on s'y attarde, mais avis aux esthètes, elle est si dépourvue que la décrite trahit le ludisme qu'elle propose. Il est impossible de reconstruire, même devant les oeuvres, ce qu'elles représentent, malgré la simplicité des moyens mis à contribution. L'objet de cette recherche est le mieux explicité par François Elie, qui dit que leur démarche commune pousse le visiteur à remettre en question la réalité de ce qu'il voit.

Les secrets révélés du point lumineux — l'unité minimale par excellence et la ligne la plus droite — tracent en réalité le chemin très long, et peut-être moins complexe, entre voir et percevoir.

Lorraine Oads a réalisé une installation vidéo dans le cadre de *Table des matières*, l'exposition présentée à la galerie La Centrale où l'on retrouve aussi une installation multimédias (photo, sculpture, circuits électriques et dispositifs sonores) de Pamela Landry.

Porteur du message universel d'amour et de compassion, l'hommage vidéo graphique de Lorraine Oads à Simone Weil, écrivaine et mystique contemporaine, se lit à l'horizontale. Cinq écrans faisant face au mur

décrivent une ruelle d'à peine deux mètres de largeur que le visiteur longera, et où l'artiste a placé des bancs. Au mur, trois haut-parleurs diffusent les bandes sonores, en anglais et en français, simultanément, des vidéos projetées : trois écrans diffusent des images de femmes au travail sur les chaînes de montage du début du siècle; les deux autres écrans traduisent l'ascèse, la réclusion et les valeurs de Simone Weil.

Les documents d'époque et les mises en scène montées avec un souci de conjuguer au présent le souvenir de Simone Weil (sous les traits de Barbara McGill Balfour, lithographe, qui se substitue littéralement au personnage) transmettent au visiteur le sentiment de sa lucidité intemporelle conférée par son caractère et son discours uniques, que ce soit en prière, ou à l'ouvrage, et l'actualité nécessaire de cette conscience.

La conservatrice de *Table des Matières*, Corrine Corry, et Pamela Landry et Lorraine Oads rencontreront le public à la galerie, le 28 avril, à 20 h, et y feront une présentation de l'exposition.

théâtre d'aujourd'hui

ABONNEMENTS

3900, rue St-Denis

(514) 282-3900

Notre passion, vos auteurs

La Leçon d'anatomie

de Larry Tremblay
du 11 septembre au 4 octobre 92
mise en scène: René-Richard Cyr
interprète: Hélène Loiselle

La Terre est trop courte,

Violette Leduc
de Jovette Marchessault
du 13 novembre au 6 décembre 92
mise en scène: Daniel Roussel
interprètes:
Sophie Faucher, René Gagnon,
Monique Joly, Jacques Lavallée,
Christiane Proulx

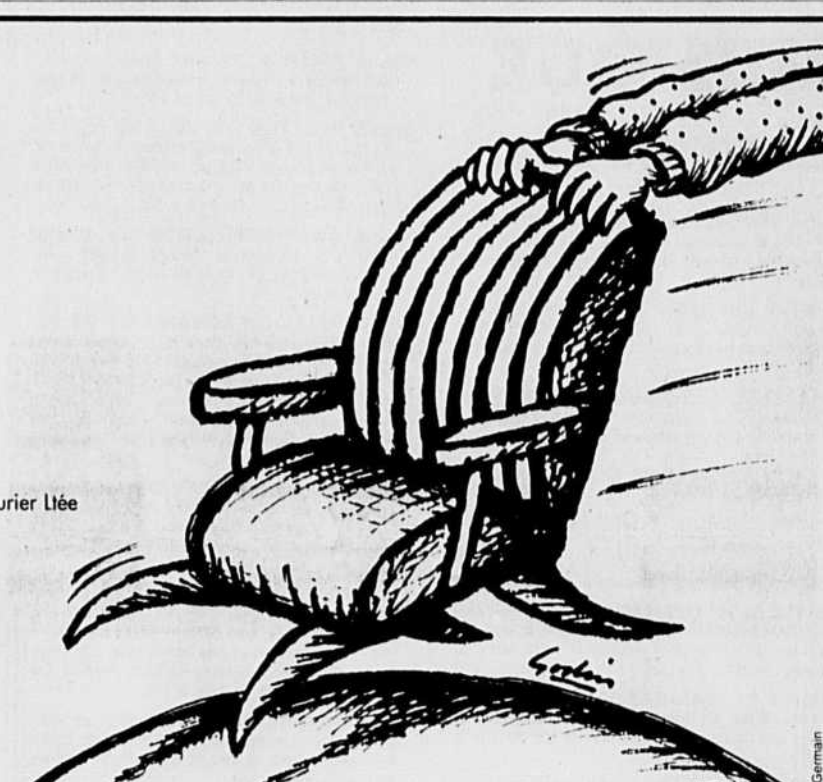
Le Cerf-volant

une présentation Les Arts du Maurier Ltée
de Pan Bouyoucas
du 5 au 28 février 93
mise en scène: Guy Beausoleil
interprètes: Jacques Godin,
Dominique Quesnel,
Michelle Rossignol,
Lionel Villeneuve

Le Dernier rose aux joues

D'après la vie et l'oeuvre de Marina Tsvétaïeva
de Michèle Magny
du 2 au 25 avril 93
mise en scène: Martine Beaulne
interprètes: Anne Dorval,
Élise Guilbault et 2 autres
comédiens

Abonnez-vous et économisez jusqu'à 28 %



Salle Jean-Claude Germain

Elle chantera, elle dansera
et elle rira beaucoup
de Pol Pelletier
du 9 au 31 octobre 92
écrit et interprété par Pol Pelletier

nt northern
talacomm
cibet 99.5

Dans le cadre du 350^e anniversaire de Montréal LE FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES PRÉSENTE



UN ÉVÉNEMENT MAJEUR
EN AMÉRIQUE DU NORD

LES

ATRIDES

IPHIGÉNIE à AULIS d'Euripide, AGAMEMNON, LES CHOÉPHORES et les EUMÉNIDES d'Eschyle
Une production du Théâtre du Soleil sous la direction d'Ariane Mnouchkine

DU 2 AU 20 SEPTEMBRE 1992 à l'aréna Maurice-Richard, 2800 boul. Viau, Montréal Métro Viau

350 ANS
MONTRÉAL
fête



LE DEVOIR

do
HOTEL
DES GOUVERNEURS

NON
SPECTAXES!

ACHETEZ MAINTENANT!
RÉDUCTION de 25% à 33% pour les
représentations du 2 au 6 septembre
Offre valable jusqu'au 15 mai. (514) 842-7750

le cahier du Samedi

CINEMA

Toutes les informations à paraître dans cette page doivent parvenir par écrit au DEVOIR au plus tard le mardi de chaque semaine. Demandes d'insertion ou corrections doivent être adressées à l'attention de Christiane Vaillant.

ASTRE I: (849-3456) — *Basic Instinct* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h 15, 4 h, 7 h, 9 h 30 ven. sam. dern. spect. 24 h II: *Year of the Comet* 7 h 10, 9 h, sam. dim. 1 h, 2 h 45, 4 h 30, 6 h 15, 8 h, 9 h 45 III: *The Babe* 7 h, sam. dim. 1 h, 7 h, ven. sam. dern. spect. 11 h 30 — *My Cousin Vinny* 9 h 20, sam. dim. 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 15, sam. dim. 1 h, 5 h 10, 7 h — *White Men Can't Jump* 9 h 05, sam. dim. 2 h 50, 9 h 05, ven. sam. dern. spect. 11 h 20

BERRI I: (849-3456) — *Beethoven* 1 h 30, 3 h 30, 5 h 10, 7 h, 9 h 15: *J'embrasse pas* 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 15 III: *La postière* 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30 IV: *Coeur de tonnerre* 1 h 45, 4 h 15, 7 h, 9 h 15 V: *Danzon* 1 h 30, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15

BONAVENTURE I: (849-3456) — *Beethoven* 7 h — *Fried Green Tomatoes* 9 h II: *Sleepwalker* 9 h 15 — *The Babe* 7 h

BROSSARD I: (849-3456) — *Basic Instinct* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 2 h, 7 h, 9 h 30, 1 h 40, 4 h 15, 7 h, 9 h 30 II: *Coeur de tonnerre* 7 h 05, 9 h 30, sam. 2 h 15, 7 h 05, 9 h 30, dim. 1 h 45, 4 h 25, 7 h 05, 9 h 30 III: *La postière* 7 h 30, 9 h 30, sam. 2 h 15, 7 h 30, 9 h 30, dim. 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30

CARREFOUR LAVAL I: (849-3456) — *The Babe* 7 h 10, 9 h 35, sam. dim. 1 h 50, 4 h 10, 7 h 10, 9 h 35: *Beethoven* 7 h 15, sam. 3 h 45, 5 h 30, 7 h 15 — *White Men Can't Jump* 9 h 25, sam. dim. 1 h 35, 9 h 25: *Basic Instinct* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h 30, 4 h, 7 h, 9 h 30: *Coeur de tonnerre* 7 h 10, 9 h 40, sam. dim. 1 h 40, 4 h 15, 7 h 10, 9 h 40: *Sleepwalker* 7 h 15, 9 h 30, sam. dim. 1 h 45, 3 h 30, 5 h 20, 7 h 15, 9 h 30: *City of Joy* 7 h 30, sam. dim. 1 h 30, 4 h 05, 7 h, 9 h 30

CENTRE EATON I: Mill — *Mediterraneo* 12 h 30, 2 h 40, 5 h 7, 9 h 15 — *White Sands* 12 h 40, 2 h 50, 5 h 7, 9 h 10, 9 h 35: *Mickey* 7 h 10, 9 h 15 — *Beauty and the Beast* 1 h, 3 h, 5 h 4: *Le cobaye* 12 h 40, 2 h 55, 5 h 05, 7 h 15, 9 h 30: *Power of One* 1 h, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 05: *Brain Donors* 7 h, 9 h, jeu. 9 h — *La belle et la bête* 12 h 45, 2 h 45, 4 h 45

CINÉMA ÉGYPTIEN 1: 1455 Peel, Mill (849-3456) — *City of Joy* 2 h, 7 h, 9 h 30, dim. 1 h 35, 4 h 15, 7 h, 9 h 30: *Fergally* 2 h, 6 h, dim. 1 h 30, 4 h 15

3 h 05, 4 h 30, 6 h — *Raise the Red Lantern* 7 h 30, 9 h 55, dim. 7 h 30, 9 h 55: *My Cousin Vinny* 2 h 05, 7 h 05, 9 h 30, dim. 1 h 35, 4 h 15, 7 h 05, 9 h 30, 2 h 05, 9 h 30

CINÉMA FESTIVAL: 35 Milton (849-7277) — Salle 1: *Toto le héros* lun. mer. jeu. 19 h 30, 21 h 15, mar. 17 h 30, 19 h 30, 21 h 15, sam. 17 h 30, 19 h 30, 21 h 15, dim. 13 h 30, 15 h 30, 17 h 30, 19 h 30, 21 h 15 — Salle 2: *La sarrasine* lun. mer. jeu. 19 h, 21 h, mar. 17 h, 19 h, 21 h, sam. 17 h, 19 h, 21 h, dim. 13 h, 15 h, 17 h, 19 h, 21 h

CINÉMA JEAN-TALON: Mill — *The Hand that Rocks the Cradle* 7 h 10, 9 h 30, sam. dim. 12 h 30, 2 h 50, 5 h 7, 9 h 10, 9 h 30

CINÉMA OMÉGA 1: — *JFK* 8 h, sam. dim. 1 h, 4 h 30, 8 h 2: *La belle et la bête* sam. dim. 1 h, 2 h 45, 4 h 30, 6 h 15 — *Bugsy* 8 h 3: *Capitaine Crochet* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h, 3 h 30, 7 h, 9 h 30: *Flamme sur glace* 7 h 15, 9 h 30, sam. dim. 1 h, 3 h 05, 5 h 10, 7 h 15, 9 h 30

CINÉMA PARALLÈLE: 3682 boul. St-Laurent, Mill (843-6001) — *Trust* 19 h 30 — *Réaction Québec* 21 h 30 (22 au 29 avril)

CINÉMA PARIS: Mill (875-7284) — *Rambling Rose* 2 h 15 — *37.2 le matin* 4 h 30 — *On the Waterfront* 7 h 15 — *Whore* 9 h 30 — *The Rocky Horror Picture Show* 24 h — *dim. At Play in the Fields of the Lord* 1 h 30 — *White Palace* 4 h 45 — *Grand Canyon* 7 h — *Henry and June* 9 h 45

CINÉMA POINTE-CLAIRE: 1: 6361 Trans-Canada (849-3456) — *Thunderheart* 7 h 05, 9 h 30, sam. dim. 1 h 40, 4 h 05, 7 h 05, 9 h 30: *Beethoven* 7 h 10, 9 h 10, sam. dim. 1 h 30, 3 h 25, 5 h 20, 7 h 10, 9 h 10: *Sleepwalker* 7 h 15, 9 h 15, sam. dim. 1 h 30, 3 h 20, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15: *My Cousin Vinny* 7 h, 9 h 20, sam. dim. 1 h 30, 4 h, 7 h 9 h 20: *Basic Instinct* 7 h, 9 h 40, sam. dim. 1 h 40, 4 h 15, 7 h, 9 h 40: *White Men Can't Jump* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 30

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE: (842-9768) — *Sam. Mozart no 5 la fête journal* 18 h 35 — *Così fan tutte* 20 h 35 — *dim. La fiôte enchantée* 15 h — *Mozart no 6 le Requiem* 18 h 35 — *Mozart et Salieri/Mozart à Strasbourg* 20 h 35

CINÉMA V - 1: 5560 Sherbrooke O. (489-5559) — *Passed Away* 7 h, 9 h, sam. dim. 12 h 35, 2 h 35, 4 h 35, 7 h, 9 h, 2: *JFK* 8 h 15 — *Beauty and the Beast* 6 h 30, sam. dim. 12 h 30, 2 h 20, 4 h 15, 6 h 30, 7 h 15

CINÉPLEX I: (849-3456) — *La belle noiseuse* 2 h 15, 7 h 05: *Europa* 2 h 15, 4 h 30, 7 h 05 — *Ombres et bruissement* 9 h 15 III: *The Babe* 2 h, 4 h 15, 7 h, 9 h 25 IV: *Conte d'hiver* 2 h, 4 h 20, 7 h, 9 h 25 V: *Beethoven* 5 h, 7 h 15 — *Au bout de soi* 2 h 15, 4 h 15, 7 h 05, 9 h, VI: *Arrête ou ma mère va tirer* 2 h 15, 4 h 15, 7 h 05, 9 h, VII: *Sleepwalker* 2 h, 3 h 50, 5 h 40, 7 h 30, 9 h 30 VIII: *Basic Instinct* 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 30 IX: *Year of the Comet* 2 h 30, 4 h 30, 7 h 15, 9 h 15

COMPLEXE DESJARDINS: (849-3456) — *Jusqu'au bout du monde* 1 h 45, 5 h, 8 h II: *Urga* 2 h 10, 5 h 05, 7 h 20, 9 h 30 III: *Aujourd'hui* 2 h 15, 5 h 05, 7 h 20, 9 h 30 IV: *Aujourd'hui* 2 h 15, 5 h 05, 7 h 20, 9 h 30 V: *Tous les matins du monde* 2 h, 5 h 05, 7 h 20, 9 h 35

COMPLEXE GUY-FAVREAU / O.N.F.: 200 ouest Boul. René-Lévesque, Mill (283-8229) — *Corde/Xénofolies* 19 h (23 au 26 avril)

CONSERVATOIRE D'ART CINÉMATOGRAPHIQUE: (848-3878) — *L'étranger* 19 h — *La Dolce Vita* 21 h — *dim. Les amours d'une blonde* 19 h — *L'aventure* 20 h 45

CRÉMAZIE: (849-FILM) — *Sam. dim. L'été de mes 11 ans* 12 h — *Le père de la mariée* 2 h 15, 7 h — *Le silence des agneaux* 4 h 30, 9 h 15

DAUPHIN I: (849-3456) — *Urga* 7 h, 9 h 20, dim. 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 20: *Being at Home with Claude* 7 h 15, 9 h, dim. 2 h 15, 4 h, 7 h 15, 9 h

CINÉMA DÉCARIE: 1: (849-3456) — *ven. Sam. Thelma et Louise* 7 h — *Father of the Bride* 7 h 05 — *The Commitments* 9 h 20 — *Black Robe* 9 h 30 — *dim. Father of the Bride* 2 h 20, 7 h 05 — *Thelma et Louise* 2 h 30, 7 h — *The Commitments* 4 h 40, 9 h 20 — *Black Robe* 5 h, 9 h 30

DORVAL I: (831-8586) — *White Sands* 7 h, 9 h 15, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h 15 II: *Passed Away* 7 h, 9 h 15, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h 15 III: *Noises Off* 7 h 15, 9 h 20, sam. dim. 12 h 50, 3 h 15, 7 h 15, 9 h 20 IV: *Mickey* 7 h 20, 9 h 30 — *Beauty and the Beast* sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h

DU PARC I: (844-9470) — *Power of One* 6 h 45, 9 h 10, sam. dim. 1 h 15, 3 h 45, 6 h 45, 9 h 10: *JFK* 8 h, sam. dim. 1 h, 4 h 30, 8 h, 3: *Brain Donors* 7 h, 9 h, sam. dim. 1 h 30, 3 h 15, 5 h, 7 h, 9 h

DU PLATEAU I: (521-7870) — *J.F.K.* 1 h, 4 h 30, 8 h 2: *Le cobaye* 1 h 20, 3 h 20, 5 h 20, 7 h 20, 9 h 20

FAIRVIEW I: (697-8095) — *Cutting Edge* 7 h 10, 9 h 20, sam. dim. 12 h 30, 2 h 45, 4 h 55, 7 h 10, 9 h 20 II: *Straight Talk* 9 h 15, sam. dim. 12 h 35, 4 h 35, 9 h 15 — *Brain Donors* 7 h 15, sam. dim. 2 h

MUSIQUE Classique

CEDA: 2515 rue Desjardins, Montréal (849-5331) — Outils de Paix et les Programmes internationaux du YMCA présentent: Concert pour Nicaragua, le 25 avril à 20h.

CENTRE CULTUREL DE VERDUN: 5955 Bananynne, Verdun (765-7170) — Concert Sons et Branches: Harpe et clavier, Robin Grenon, le 26 avril à 14h.

CHAPÉLLE HISTORIQUE DU BON-PASSEUR: 100 est Sherbrooke, Montréal (872-5338) — Festival de musique classique de Montréal, Concert des lauréats, le 25 avril à 19h30. — En concert « Cordes pincées », Gentaro Takada, guitarriste, le 26 avril à 15h30.

CHRIST CHURCH CATHÉDRALE: rue Ste-Catherine, angle Université (843-6577) — Récital de l'Orchestre et jazz choeur de Holy Trinity School, œuvres de Pachelbel, Passacaglia, 25 avril à 17h.

ÉGLISE SAINT-GERMAIN: angle Vincent-d'Indy et Côte-St-Catherine (343-6111, poste 4692) — Le Chœur de la Montagne présente le « Requiem » de Fauré, le 26 avril à 20h.

ÉGLISE ST-JEAN-BAPTISTE: angle Rachel/Henri-Julien, Montréal — L'organiste Jacques Boucher aux messes de sam à 17h et 10h, et 11h, le dim.

GALERIE ARTICULE: 15 ouest Mont-Royal, Montréal (842-9686) — Lusse Cloutier, piano, texte, voix, le 25 avril à 20h.

JARDIN BOTANIQUE: Auditorium, rue Sherbrooke est, Montréal — Concert gala de l'Association québécoise des jeunes violonistes, œuvres de Paganini, Schostakovich, Waxman et Wieniawski, le 25 avril à 19h30.

ORATOIRE ST-JOSEPH: 4300 Queen Mary, Montréal (733-8211) — Les Petits Chanteurs du Mont-Royal, dir. Gilbert Patenaude, tous les dim. à 11h — Le 26 avril, la messe Missa Secunda de Palestrina et le motet Regina Coeli de Alvincer et Eufilade Deo de Palestrina — A 15h30, Raymond Daveluy à l'orgue

SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE: 200 Vincent d'Indy, Montréal (836-6200) — Les Concerts Arts-Québec présentent une soirée de poésie avec les Petits Chanteurs et l'Ensemble vocal Arts-Québec. Au programme: chants de la Renaissance, suite de Néro Spirituals, du folklore, mélodies de Salieri, Orff, Aképsimas et extrait de la Cantate 78 de Bach, le 25

MOTS CROISÉS DU MONDE

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I												
II												
III												
IV												
V												
VI												
VII												
VIII												
IX												
X												
XI												

HORIZONTALLEMENT

I. Il est plutôt pour le patron malgré son nom. — II. Forcément repoussant. Nous met dans de beaux draps. — III. Au théâtre. Forcément repoussant. — IV. Ceux qui nous y mettent nous inquiètent. Rivière. — V. Agréable si on joue la bonne carte. Ne fait pas le poète. Article. — VI. C'est bien pire qu'une bêtise. Interjection. — VII. Personnel bégayé. Rendit meilleur. — VIII. Le chef les a en mains. Fais des heureux. — IX. Dans le Gers. Peut faire le point. — X. Ce n'est pas lui qui peut le moins. Fait souffrir. — XI. Sont apparus après la Grande Guerre mais avant le Front populaire.

VERTICALEMENT

1. Anicroche. — 2. Plaît au plus grand nombre. Elle est parfois sans personne. — 3. Conjonction. Pour eux les bancs ou peut-être les bans. — 4. C'est ôter tout clarté. Ah! ses yeux... — 5. Vous fônt marquer. Avec lui, on sait et on peut tout. — 6. Plus ça pue rien d'un bleu. — 7. Se disent. Se passe, comme à l'habitude. — 8. Ça ne fait

POPULAIRE

pas beaucoup de sous, mais c'est un début. Des gens d'ailleurs... Il est bien beau, mais va-t-il parler? — 9. Une vieille terre. Sursis parfois nécessaire. — 10. Fis disparaître. Va disparaître, chez Rimbaud. — 11. Va avec une fonction. Si accessible, de nos jours, et encore si exotique! — 12. Mises en garde.

SOLUTION DELA SEMAINE DERNIÈRE

I. Décontraction. — II. Epatai. Grossi. — III. Manette. Arca. — IV. Out. Oudros. Ai. — V. Clos. Lar. — VI. Rénova. Un. SSE. — VII. Nuir. INA. — VIII. Triplacata. Fi. — IX. Etel. Sen. Bile. — X. Surélévations.

VERTICALEMENT

1. Démocrates. — 2. Epaula. Rtu. — 3. Cantonner. — 4. Ôte. Souple. — 5. NATO. Vil. — 6. Titularise. — 7. Era. Acev. — 8. AG. Dur. Ana. — 9. Craignit. — 10. Torse. Nubi. — 11. Ise. USA. lo. — 12. Oscars. FLN. — 13. Naiseries.

François Dorlet

de 22h., le sam. à compter de 21h30, invité le 25 avril, Charles Biddle Jr, chanteur — Billy Gerogette en solo, mardi le 17h., à 19h. — Trio Billy Gerogette, sam. de 18h. à 21h30 — Le trio de Bernard Primeau, le dim. de 18h30 à 24h., invité le 26 avril, Yannick Rier, sax ténor

CAFÉ THÉLÈME: 311 est Ontario, Montréal (845-7932) — The Divine Jazz Experience, le 25 avril à 21h30

CLUB CONTINENTAL: 4171 St-Denis, Montréal (844-4481) — Jazz les ven. sam. à 22h.

LE PIÉROT: 114 est rue St-Paul, Vieux-Montréal (861-1270) — Gilbert Lauzon et Dany Pouliot, les 25-26 avril à 20h.

LES DEUX PIÉROT: 104 est rue St-Paul, Vieux-Montréal (881-1270) — Groupe L'Une et Bandit Bandit, le 25 avril à 20h.

LE VOLCAN: 1693 St-Denis, Montréal (287-7486) — Tous les dimanches Jim Zoller et Rick d'Olera, à 21h.

THEATRE

BIBLIOTHÈQUE VILLE DE MONTRÉAL: 1210 est Sherbrooke, Montréal (522-1245) — Le Théâtre Prietel présente « Le silence des agneaux », m. en s. Michel Laprise, du 26 mars au 25 avril à 20h.

CAFÉ DE LA PLAGE: PDA, Montréal (842-2112) — « Piège », de Marie Laberge, m. en s. Martine Beaulieu, du 25 mars au 9 mai, à 20h., sam. 16h30 et 21h.

THE DOME THEATRE: 3990 Notre-Dame ouest, Montréal (931-5000) — Le département de théâtre du Collège Dawson présente une pièce de Vittorio

40, 7 h 15

FAUBOURG STE-CATHERINE 1: (849-3456) — *The Player* 1 h 40, 4 h 15, 7 h, 9 h 15: *Thunderheart* 2 h, 4 h 30, 7 h 15, 9 h 30: *White Men Can't Jump* 2 h, 4 h 30, 7 h 15, 9 h 30: *The Babe* 1 h 30, 4 h, 7 h, 9 h 20

GOETHE-INSTITUT MONTRÉAL: (499-0159) — *Silence elles tournent* (22 au 26 avril)

GREENFIELD I: (671-6129) — *White Sands* 7 h, 9 h 10, sam. dim. 12 h 30, 2 h 30, 4 h 45, 7 h, 9 h 10: *Mickey* 6 h 50, 9 h 05, sam. dim. 12 h 05, 2 h 15, 4 h 30, 6 h 50, 9 h 05: *Straight Talk* 7 h, 9 h, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h — *Le cobaye* 7 h, 9 h 10, sam. dim. 12 h 30, 2 h 30, 4 h 45, 7 h, 9 h 10

IMAX: Vieux Port de Montréal (496-4629) — Programme familial: *Montagnes de feu et L'Oeuf magique* mar. au dim. 10 h, 13 h, 14 h 30, 16 h, 9 h, (relâche sam.) version anglaise: 11 h 30, 17 h 30. Événement spécial: *Les Rolling Stones* 20 h 30 (v.o.) 22 h 30 (v.o.) (ven. sam. seu.), lun. relâche.

IMPÉRIAL: (288-7102) — *Noises Off* 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 15, 9 h 30

LAVAL: (688-7776) — 1: *White Sands* 7 h 05, 9 h 10, sam. dim. 12 h 40, 2 h 50, 5 h, 7 h 05, 9 h 10: *Passed Away* 7 h 15, 9 h 20, sam. dim. 12 h 50, 3 h 15, 5 h 10, 7 h 15, 9 h 20: *Brain Donors* 7 h 10, 9 h 20, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h 10, 9 h 20: *Le cobaye* 7 h 25, 9 h 30, sam. dim. 12 h 20, 2 h 30, 5 h 15, 7 h 25, 9 h 30: *White Sands* 7 h, 9 h 10, sam. dim. 12 h 30, 2 h 30, 4 h 45, 7 h, 9 h 10: *Bugsy* 6 h 50, 9 h 10, sam. dim. 12 h 25, 3 h 20, 6 h 30, 9 h 10: *Capitaine Crochet* 6 h 30, 9 h 20, sam. dim. 12 h 40, 3 h 20, 5 h 30, 7 h 20: *Cutting Edge* 7 h 05, 9 h 10, sam. dim. 12 h 20, 2 h 40, 4 h 50, 7 h 05, 9 h 10: *Straight Talk* 7 h 20, 9 h 30 — *La belle et la bête* sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h 10: *Mickey* 7 h 10, 9 h 20, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h 10, 9 h 20: *Flamme sur glace* 7 h 10, 9 h 20, 9 h 20, sam. dim. 12 h 40, 3 h 20, 5 h 15, 7 h 10, 9 h 20: *La vieille qui marchait dans la mer* 7 h 05, 9 h 15, sam. dim. 12 h 20, 2 h 35, 4 h 45, 7 h 05, 9 h 15

LAVAL 2000 I: (849-3456) — *Beethoven* 7 h 10, 9 h, sam. dim. 1 h 35, 3 h 20, 5 h 10, 7 h 10, 9 h 2: *La postière* 7 h 30, 9 h 20, sam. dim. 1 h 50, 3 h 45, 5 h 35, 7 h 30, 9 h 20

LOEWS I: (861-7437) — *Passed Away* 12 h 45, 3 h, 5 h 05, 7 h 15, 9 h 25 II: *Cutting Edge* 12 h 30, 2 h 50, 5 h 10, 7 h 20, 9 h 30, mer. 12 h 30, 2 h 50, 5 h, 9 h 30 III: *Kafka* 12 h 15, 2 h 30, 4 h 45, 7 h, 9 h 15 IV: *Straight Talk* 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15 V: *JFK* 12 h 40, 4 h 15, 8 h

QUIMETOSCOPE: (525-8600) — *Sam. Salle 1: Décalogue 9-10* 19 h — *La main qui berce l'enfant* 21 h 15 — *Salle 2: Le bal des casse-pieds* 19 h 40 — *La dernière tentation du Christ* 19 h 30 — *dim. Mademoiselle Bovy* — *L'autre* 19 h — *Derrière la porte* 20 h 45 — *Salle 2: Le rêve de Bobby* 16 h 15 — *Aux yeux du monde* 19 h 15 — *Parfum de femme* 21 h

ARTS VISUELS

Claude Bélanger

Vu, centre d'animation et de diffusion de la photographie
95, rue Dalhousie, Québec
Jusqu'au 3 mai 1992.

Michel Saulnier

Galerie Verticale
660, Marguerite Bourgeoys, Québec
Jusqu'au 3 mai 1992.

Pierre Hamelin, Céline Allard

La Chambre Blanche
185, rue Christophe-Colomb, Québec
Jusqu'au 3 mai 1992.

Marie-Michèle Cron

LE SENTIMENT d'urgence qui habite les suites panoramiques de Claude Hamelin, artiste et co-fondateur de la galerie l'Oeil de Poisson, inquiète et taquine le regard du spectateur, brouille momentanément sa vision et tisse constamment des liens dialogiques entre des images jumelées par une foisonnante densité et une furtivité dansante. Les fragments photographiques qui défilent sur les murs de la galerie Vu sont amoureux volés au réel par le geste qui appuie sur le déclencheur et qui attend, au bord de la route, de voir passer une imagination fébrile. Ombres à la Murnau qui tracent leurs silhouettes étiées dans la lumière, magma de détritus, chat à l'affût, usines fumantes, fabrique post-industrielle placée de biais, se télescopent comme des signes en furie, s'épousent et se chassent pour mieux se contredire.

Morceaux choisis et cueillis dans une urbanité contagieuse et une aventure cajectable, ils racontent leur propre histoire que notre esprit tente de saisir dans leur globalité mais dont la réorganisation spatiale opérée par l'artiste freine, dans une course éfrénée, des jeux sémantiques trompeurs.

« L'analogie s'arrête là » écrit Gaetan Gosselin dans le texte de présentation. En effet, le sens glisse constamment de ce monde connu et mis en parenthèse, les horizons fuient vers d'autres horizons, dans un lieu parallèle et inversé où une tête apparaît à l'envers près d'un paysage capté d'une vitre de voiture ou d'un train filant à grande vitesse.

L'utilisation du noir et blanc et de la couleur condense le temps là où il a été (le passé) et là où il se crée (le présent). Les effets de texture de roches rouges, de cette colonne bar-

boillée de graffitis, cette main ornée d'une alliance, qui, dans une autre photo, se crispe loin de cet animal de foire portant lunette dans un carrosse contemporain nous place entre espace lointain et proxémique, entre espace privé et public. Un artiste à surveiller de près.

☆☆☆

« Prends-moi la nuit » se murmurent les deux ours enlacés sur le sol de la chambre dont le mur est tapissé d'une couleur bleu marine féérique. L'intimité et les cabriolets de ses petits animaux malicieusement polychrome qui roulent pour faire osmose et imbriquer le yin et le yang, forment une ronde sensuelle dans cet appartement, la galerie Verticale (à ne pas confondre avec celle de Laval) qui, ouverte depuis deux ans déjà, expose des artistes dont la renommée n'est plus à faire,

Geoffrey James, Charles Gagnon entre autres, et où Michel Saulnier expose le monde ludique qu'on lui connaît. Sur le mur, les ours miniaturisés en pâte de bois coloré, figures dynamiques disposées en un abécédaire mystérieux que l'on tente de décoder, renvoie au dispositif sculptural de la « Rue de Banlieue » que Michel Saulnier élaborait au début des années 80.

À ce moment là, les petites maisons aplaties au mur, les matériaux récupérés dans le vaste fond urbain des débris et rebuts, s'articulaient autour et dans des effets perspectivistes par des jeux de blocs et de construction. « Le groupe des sept » qui allait suivre, maisons-paysages aux espaces inversés qui faisaient s'interpénétrer l'intérieur et l'extérieur, référaient aux célèbres paysagistes de l'histoire de la peinture canadienne auxquels l'artiste rendait hommage. Les billots de bois dans lesquels il intégrera alors divers éléments, personnage, poisson, barque, deviendront tour à tour support privilégié, cachette substantielle où la nature protégée d'une culture envahissante basculera désormais entre le réel et le rêve.

L'onirisme imprègne cette notion d'habitat que l'on retrouve dans une production fidèle à ses engagements et marquée depuis par la représentation et la présence constante de

l'ours : conduire le spectateur dans un pays des merveilles où Alice veut nous faire partager sa transformation magique. Ainsi, Michel Saulnier, en revenant au microscopique, cite ses travaux précédents, dessinant une spirale ouverte sur l'imaginaire le plus débordant. « Et qui donc a jamais guéri de son enfance ? » demande-t-il dans ses « Rêves éveillés ». Pas moi, en tout cas.

☆☆☆

Près de l'installation de Céline Allard qui interroge l'acte de création et la vie d'artiste en s'inspirant d'un espace de la Chambre Blanche, Claude Hamelin confronte des sculptures rigides et des pièces organiques laissées dans leur état de charmanisme. Chaque fois que l'on tente de reconnaître et de désigner l'objet sensible qui se dévoile à nos yeux, le sens dévie vers d'autres lieux et se tend comme un arc dans des rapports formels contradictoires mais propices à des alliances inusitées. Voici un étai qui sert la vis à un discobole, un perchoir dressé tel un autel à des ossements, du fil de fer barbelé suspendu par une chaîne et où s'entortille une tige de bois ou d'os. Une pièce d'acier se tord par terre et des cornes animales s'entrelacent. Ici, la poésie des matériaux se confond aux origines et à l'essence d'une nature qui ne veut pas déprimer.

Pierre Ayot

De la Pointe-à-Callière au Château de Biron
Oeuvres récentes

Transferts et Transfusions

Pierre Ayot, Marc Garneau, Yves Gaucher, Harlan Johnson, Louise Mercure, Arthur Munk, Louise Robert, Johanne Roy, Lauren Schaffer, Ariane Thézé, Serge Tousignant

jusqu'au 10 mai 1992

Rencontre avec les artistes le samedi 25 avril, entre 14 heures et 17 heures

Galerie Graff

963 est Rachel, Montréal, Qc H2J 2J4 - 526-2616
du mercredi au vendredi de 11h. à 18h. - samedi et dimanche de 12h. à 17h.

présente le spectacle Meurtre et mystère, d'après Agatha Christie, à compter du 17 janv. les ven. et sam. à 19h.

LE PETIT BAR: 3451 St-Denis, Montréal (282-5124) — Place à la chanson à 22h30, le 25 avril, Jean Vieu — Le 26 avril, Stéphane Pelletier — Le 27 avril, Didier Dumoutier

SALLE ANDRÉ-MATHIEU: 475, boul. de l'Avenir, Laval (667-2040) — Les Grands Explorateurs présentent Alaska Yukon, terre d'aventure, de Patrick Mathé, du 21 au 29 avril, lun. mar. mer. 20h, jeu. ven. sam. 19h et 21h30, dim. 13h30, 16h, 20h.

THÉÂTRE LA CHAPELLE: 3700 St-Dominique, Montréal (843-7738) — Dans le cadre du Festival international de la nouvelle danse « Les métamorphoses clandestines » de Louise Bédard, du 15 au 26 avril à 20h30

EXPOSITIONS

Ateliers et galeries

ART ET ARTE: 3886 St-Hubert, Montréal (281-5555) — Francine Gagnon, photographe, du 11 au 25 avril

ARTES: 102 ouest Laurier, Montréal (271-1211) — Oeuvres de Chemiakini, Cullen, Lapierre, Riopelle, Tobasse, Weisbuch et Brunelle de Varilla

ATELIER DU ROI CHARLES QUINT: 1860 D, boul. des Sources, Pointe-Claire (895-2960) — Collection d'oeuvres et meubles d'art, du 29 avril au 29 mai

AXE NEO-7: 205 rue Montcalm, Hull (819-771-2121) — Photographies de Randy Saharuni, du 2 au 26 avril

LE BALCON D'ARTS: 650 rue Notre-Dame, St-Ambert (466-8920) — Exposition permanente des oeuvres de Ayotte, Bertoulesque, Brunoni, Cosgrove, Del Signore, Hudon et Tiengo

B-312 ÉMERGENCE: 372 ouest Ste-Catherine, Ste 312, Montréal (874-9423) — Sculptures de Jean-Pierre Séguin, du 2 au 23 mai

LA CENTRALE: 279 ouest Sherbrooke, Montréal (444-3489) — Oeuvres de Pamela Landry, Lorraine (Odele) et Corinne Corry, jusqu'au 10 mai

CENTRE DES ARTS CONTEMPORAINS DU QUÉBEC À MONTRÉAL: 4247 St-Dominique, Montréal (842-4300) — Oeuvres de Béliveau, Colin, Émond, Fortier, De Canna, Trahan, Tremblay et Valade, du 30 mars au 30 avril

CENTRE DE DESIGN DE L'UQAM: 200 Sherbrooke ouest, Montréal (987-3395) — Exposition d'archives des finissants en design graphique, jusqu'au 26 avril, de midi à 18h.

CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL: 335 place d'Youville, Montréal — Le feu sacré • le médier de pompier à Montréal de 1642 à 1992, du 14 janv. au 3 mai

LA CHAMBRE BLANCHE: 185 est Christophe-Colomb, Québec (418-529-2715) — Résidence d'artiste de Cécile Létourneau, du 30 mars au 31 mai — Oeuvres de Céline Allard et Pierre Hamelin, jusqu'au 3 mai

CIRCA: 372 ouest Ste-Catherine, suite 444, Montréal (393-8248) — Sculptures murales de Jacqueline Guillemain et installations de Eric Robertson, jusqu'au 30 mai

COMPLEXE DU CANAL LACHINE: 4710 St-Ambroise, Montréal (935-1291) — Galerie Jaune: Mike Flisak et Richard Bings — Galerie Bleue: Art 320 de Concordia — Galerie Verte: Heather Ballantyne — Galerie Rouge: Sculptures des étudiants de Concordia, jusqu'au 1er mai

DAZIBAO: 279 ouest Sherbrooke, espace 311C, Montréal (845-0063) — Oeuvres de Lynne Cohen, Paul den Hollander et Joel-Peter Witkin, du 28 mars au 26 avril

GALERIE D'ART DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPETIT: 100 de Gentilly est, local D 0620, Longueuil (679-2966) — « Figure Works VII » de Frank Mulvey et « L'ère de Rien » de Annie Paquette, jusqu'au 9 mai

GALERIE D'ART CONCORDIA: Univ. Concordia, 1455 ouest, boul. de Maisonneuve, Montréal (848-4750) — Oeuvres de Claude-Philippe Benoit, du 23 avril au 30 mai

GALERIE D'ART STEWART HALL: 176 Bord du Lac, Pointe-Claire — 16 graveurs Norvégiens, du 28 mars au 26 avril

GALERIE SIMON BLAIS: 4521 Clark, Ste 100, Montréal (849-1165) — Jacinthe Tétrault, huiles sur papier & gravures, du 8 avril au 2 mai

GALERIE BROCARD: 2691 Curé Labelle, Prévost (1-224-4294) — Liquidation en permanence de Ayotte, Cosgrove, Masson, Riopelle et plus de 100 artistes canadiens, ven. au dim. de 10h. à 18h.

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 20 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631) — Jacké Jarnuszkiwicz et Marie-Josée Lafortune, jusqu'au 5 mai

GALERIE CLARK: 1591 rue Clark, 2e étage, Montréal (288-4972) — Judith Berry et Jean Dufresne, du 2 au 26 avril

GALERIE DARE-DARE: 279 ouest Sherbrooke, espace 311B, Montréal — Peintures et photographies de Josée Pelier, jusqu'au 2 mai

GALERIE DE L'UQAM: pavillon Judith-Jasmin, J-R120, 1400 Berri (987-8421) — Oeuvres de livre d'artistes Palindrome et Palimpseste, jusqu'au 3 mai

GALERIE DU CENTRE: 250 St-Laurent, St-Lambert (672-4772) — Oeuvres de Monique Lalancette, jusqu'au 10 mai

GALERIE L'EMPREINTE: 272 est St-Paul, Vieux-Montréal (861-4427) — Oeuvres de Louise Julien et Jean-Denis Bisson, du 7 au 27 avril

GALERIE ESTAMPE PLUS: 49 St-Pierre, Québec (418-694-1303) — Oeuvres de Bonnie Baxter, jusqu'au 30 avril

GALERIE DU GRAVE: 17 des Forges, Victoriaville (758-9510) — « Réflexions/Echos » de John Gows, jusqu'au 15 mai

GALERIE HORACE: 74 Albert, Sherbrooke (819-821-2326) — Salle 1: installation-performance de Pierre Pépin — Salle 2: Expo-échange, Race et Artfacta, du 3 au 26 avril

GALERIE KASTEL: 1366 Greene, Westmount (933-8735) — Expressions modernes abstraites, oeuvres sélectionnées de plusieurs artistes, du 7 au 27 avril

GALERIE SAMUEL LALLOU: 372 ouest Ste-Catherine, Ste 528, Montréal (398-9806) — Installation vidéo de Joan Jonas et oeuvres de Naomi London, du 4 au 29 avril

GALERIE LIEU OUEST: 372 ouest Ste-Catherine, Ste 523, Montréal (393-7255) — Oeuvres de Alain Surprenant, du 11 avril au 9 mai

GALERIE LIPPEL: 1324 ouest Sherbrooke, Montréal (842-6369) — Art Africain et Océanien, du 6 avril au 9 mai

GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Vieux-Montréal (875-8281) — Oeuvres de Louise Calvé et Monique Bédard du 22 avril au 3 mai

GALERIE MONTCALEM: Maison du Citoyen, 25 rue Laurier, Hull (819-595-7488) — Installations hographiques 1989-91 de Philippe Boissonnet, du 9 avril au 10 mai

GALERIE LE PARRAIN DES ARTISTES: 302 Lavigne, Québec (418-525-9863) — Oeuvres de Guy Roy, du 26 avril au 10 mai

GALERIE OBSERVATOIRE: 2019 Moreau, suite 203B, Montréal (521-5955) — Oeuvres de Diane Létourneau, du 24 avril au 14 mai

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY: 307 ouest Ste-

Conférence dans le cadre de l'exposition

AVIS DE RECHERCHE : une vallée du Saint-Laurent bien en vie!

Dimanche 26 avril 1992

15 h

Entrée libre

La végétation de la vallée du Saint-Laurent : des forêts et des marais

Martin Jean, écologiste, Institut de recherche en biologie végétale, Université de Montréal

MUSÉE REDPATH

Université McGill
859, rue Sherbrooke ouest
(514) 398-4092

Heures d'ouverture :

du lundi au vendredi

de 9 h à 17 h

le dimanche de 13h à 17h

Catherine, Montréal (844-4464) — Oeuvres récentes de Caroline Bussières, du 11 avril au 6 mai

GALERIE SKOL: 279 ouest Sherbrooke, Ste 311A, Montréal (842-4021) — Oeuvres de François Myre, du 4 au 26 avril

GALERIE TERRUSCITO: 3809 St-Denis, Montréal (843-8752) — Oeuvres de Jean-Marie Bergeron, aquarelliste, du 21 au 29 avril

GALERIE TROIS: 4710 St-Ambroise, Ste 101, Montréal (938-1704) — Oeuvres de Faye Fayerman, du 1er avril au 8 mai

GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine, Ste 555, Montréal (845-5555) — Oeuvres de Michelle Héon, du 29 avril au 23 mai

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (844-3837) — Oeuvres de Riopelle, Suzor Côté, Borduas, Pellin, Fortin, Tanobe, Joubert, et autres

GALERIE ELENA VERRE D'ART: 1428 ouest Sherbrooke, Montréal (844-6009) — Oeuvres de Susan Lindsay, Sue Rankin et Paulus Tjiang, du 7 au 28 avril

GALERIE VERTICALE: 650 Marguerite Bourgeoys, Québec (418-682-0995) — Oeuvres de Michel Saulnier, jusqu'au 3 mai

GALERIE BRENDA WALLACE: 372 ouest Ste-Catherine, Ste 508, Montréal (393-4066) — Oeuvres de Vikky Alexander et Roger Bellemare, du 11 avril au 16 mai

LA GUILDE GRAPHIQUE: 9 St-Paul ouest, Montréal (844-3438) — Oeuvres sur papier, intaglio de Richard Lacroix et craies à l'huile de Mirella Aprahamian, jusqu'au 15 mai

L'INSPECTEUR ÉPINGLE: 4051 St-Hubert, Montréal (598-7764) — « Tertio » installation de Jacques St-Pierre de l'Atelier 42 de Chicoutimi, jusqu'au 9 mai

MAISON D'ART ST-LAURENT: 742, boul. Décarie, St-Laurent (744-6683) — Nouvelles acquisitions: Oeuvres de Katerina Merikas, René Lemay et Boris Yefman

MAISON DES ARTS DE LAVAL: 1395, boul. de la Concorde ouest, Laval (662-4442) — « Frère Jérôme, peintures », oeuvres du Frère Jérôme, jusqu'au 10 mai

MAISON DU MEUNIER: 10897 rue Du Pont, Montréal (872-5931) — Oeuvres de Elisabeth Dupond et de Luc Mercure, du 3 au 26 avril

MAISON SOUS LES ARBRES: 2024, route 133, St-Athanase d'Iberville (347-1639) — Oeuvres de Diane Landriault et de Annick Nemquin, jusqu'au 1er mai

MICHEL TÊTREAU ART CONTEMPORAIN: 1192 Beaudry, Montréal (521-2141) — Oeuvres récentes de Kitle Bruneau, du 29 avril au 30 mai

OBSCURE: 729 Côte d'Abraham, Québec (418-529-3775) — Installation vidéo de Luc Bourdon, du 2 au 26 avril

OCURRENCE: 911 est Jean-Talton, Montréal (495-3353) — Oeuvres de Kamila Wozniakowska, du 26 avril au 31 mai

OPTICA: 3981, boul. St-Laurent, suite 501, Montréal (287-1574) — Oeuvres de Pierre Antoine, François Elie et Alain Paiement, jusqu'au 10 mai

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADÈLE: 1364 chemin Ste-Marguerite, Ste-Adèle (229-2586) — Oeuvres de Louis Belzile, du 11 avril au 3 mai

PLACE VILLE-MARIE: Montréal — Oeuvres de Nicole Tremblay, du 27 avril au 1er mai

REGART: 57 Côte du Passage, Lévis (418-837-4099) — Peintures de Michèle Lorrain, du 5 au 26 avril

VIEUX-PRESBYTÈRE: 15 des Peupliers, St-Bruno-de-Montarville (653-7872) — Oeuvres de Nicole Tremblay, du 26 avril au 24 mai

VILLA BAGATTELLE: 1563, chemin St-Louis, Sillery (418-688-9074) — Oeuvres de Bruno Côté, jusqu'au 17 mai — Les oiseaux bijoux, oiseaux exotiques de la collection de l'Université Laval, jusqu'au 6 sept.

VU: 95 Dalhousie, Québec (692-1322) — « Panoramas » oeuvres photographiques de Claude Bélanger jusqu'au 3 mai

Maisons de la culture

MAISON DE LA CULTURE AHUNTSIC: Maison du Pressoir, 10865 rue du Pressoir, Montréal — La culture noire vue par Charles Biddle, du 29 mars au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290 Côte-des-Neiges, Montréal — Tableaux récents de Jocelyn Jean, du 20 mars au 26 avril — Conversations avec l'invisible, photographies de Bertrand Carrière, du 9 au 29 avril



MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal — Installation de Yves Blais et Violette Michaud, du 25 mars au 26 avril — Culture chinoise vue par Monsieur Pei-Yuan Han, du 7 avril au 10 mai

MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY: 8052 boul. Monk, Montréal — Travaux récents de Janet Logan, du 16 avril au 24 mai — Tableaux de Renée Chevalier, du 16 avril au 24 mai

MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE: 3755 Botrel, Montréal — Exposition qui retrace les outils qui ont permis à l'humanité de mesurer la fuite du temps, du 19 mars au 26 avril — L'histoire de Notre-Dame-de-Grâce, cartes, photographies, vidéo et circuit historique, du 1er au 31 avril — Oeuvres de Sarah Singer, du 8 avril au 3 mai

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la faculté d'Architecture de l'université de Montréal, du 22 au 26 avril

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Hélène Sarrazin, sculpture, du 28 mars au 26 avril — Aménagement de la place de la station de métro Mont-Royal, événement organisé avec la SIDA et par la facult

ARTS VISUELS

Les mots de l'art

Marc Desjardins

Galerie B-312 Émergence,
372, rue Ste-Catherine ouest
Jusqu'au 25 avril.

Jacques Payette

Galerie Michel Tétrault,
1192, rue Beaudry
Jusqu'au 25 avril.

François Lacasse

Espace 424,
372, rue Ste-Catherine ouest
Jusqu'au 25 avril.

Judith Berry

Galerie Clark,
1591, rue Clark
Jusqu'au 26 avril.

Jean Dumont

DEPUIS les travaux et la patience légendaire des moines copistes et enlumineurs d'antan, les liens entre les mots et les arts visuels ont toujours été nombreux. Ils peuvent prendre la forme des relations qui existent entre les œuvres et le contenu des livres, par exemple. Au-delà même des rapports évidents entre les productions visuelles et les théories cri-

tiques et philosophiques de tous ordres, combien d'œuvres ont servi de prétextes à l'écrit, et combien d'écrits de prétextes à des œuvres. L'illustration et la reliure d'art sont des domaines dans lesquels les liens du visuel se tissent autant avec le contenu des ouvrages qu'avec les livres eux-mêmes. Le « livre d'artiste », dans lequel à la fois le texte et le livre, le contenu et le contenant, basculent dans le domaine plastique, est devenu une discipline à part entière des arts visuels...

Entre les deux extrêmes du livre, c'est-à-dire entre le sens et l'objet qui le contient, certains artistes ont choisi d'établir des ponts avec la forme même qui livre le sens, c'est-à-dire les mots et leur agencement sur la page. On citait surtout jusqu'à présent dans ce domaine le nom de Rober Racine et de son fameux Dictionnaire, il faut y ajouter aujourd'hui celui de Marc Desjardins, un jeune artiste qui expose, à la Galerie B-312, l'étonnant résultat de ses « Cinq années de travaux sur le livre, 1987-1992 ».

Cinq années à découper et à classer des phrases, des mots, des lettres, des accents, pour « nous faire participer à une expérience esthétique du livresque où le livre est à saisir non pas comme simple véhicule du texte mais contenu d'infor-

mations esthétiques ». Il a travaillé sur des livres de Balzac, Butor, Derida et Sollers, découpant toujours deux exemplaires, de manière à reconstituer le recto et le verso des pages.

Il a, par exemple, découpé, page après page, chaque ligne du livre *Le Père Goriot*, de Balzac. Il l'a ensuite reconstitué entièrement à plat en une suite de neuf planches qui s'interrogent sur ce qu'est la mécanique de la page en s'appuyant sur les recherches effectuées sur la physiologie de la lecture. Chaque ligne est collée sur son nouveau support de manière à recouvrir, et à cacher, la moitié inférieure de la ligne qui la précède. Et on s'aperçoit avec stupeur que malgré cette moitié perdue, le texte reste parfaitement lisible tout en occupant la moitié de la place... Cette découverte est ancienne, elle a été faite quelques années après que Balzac ait publié son livre. On sort de cette exposition avec la sensation d'une relation nouvelle à l'écriture.

☆☆

AU PREMIER REGARD, les tableaux de Jacques Payette possèdent tous les ingrédients de la représentation figurative. Mais il faut se méfier de cette première impression, comme d'ailleurs de la mémoire que l'on peut avoir, avec celle de ses anciens travaux, de la remarquable habileté de cet artiste dans la discipline du dessin. Monique Brunet-Weinmann fait remarquer dans le texte du « Carnet d'art actuel » qui accompagne l'exposition, que dans cette peinture «... la figuration et le



Personnage appuyé sur une chaise, de Jacques Payette.

réalisme ne sont pas mis en équation ».

Les toiles de Payette sont toujours très heureusement décevantes dans le domaine de la représentation. On y trouve toujours un détail ou un autre, une fêlure du sens qui viennent détruire l'euphorie dangereuse de la reconnaissance, et relancer la peinture sur la voie d'un déséquilibre nécessaire à l'éclosion de l'œuvre. Les transgressions voulues aux lois conventionnelles de la perspective ou à celles connues de la nature font que dans certains tableaux on est incapable de faire coïncider le regard et le savoir. On ne sait plus si telle ouverture dans un mur, et dans lequel s'inscrit un paysage, est la représentation d'une fenêtre ou celle d'un tableau dans le tableau. Certains de ses paysages sont improbables, qui

tiennent à la fois de la nature du marécage et de celle des forêts de feuillus en parfaite santé.

Bref, c'est une peinture qui en dit beaucoup plus long sur la peinture qu'elle en a l'air au premier abord. Elle y rejoint le rêve qui y affleure depuis longtemps. Avez-vous remarqué que dans tous les diptyques où la nature est représentée, les personnages ont les yeux fermés ?...

Je vous recommande l'exposition de François Lacasse, à l'Espace 424. Elle n'est pas seulement une interrogation essentielle sur la peinture et son histoire, mais place aussi cette dernière en rapport avec l'histoire des sciences et des idées. Formées de polyptyques, les œuvres fonctionnent suivant le concept du collage, de la juxtaposition d'éléments différents. Elles font d'ailleurs beaucoup

référence à des procédés musicaux qui en ressortent, comme la syncope et le contrepoint.

Je ne peux vous livrer malheureusement les enchaînements à faire à la surface des toiles; ils sont nombreux et complexes. Chacun peut bien sûr effectuer les rapprochements qu'il croit avoir découverts. Mais il serait dommage, ce faisant, de ne pas suivre, pas à pas, la vive intelligence de cette peinture telle qu'elle a été peinte. François Lacasse a loué lui-même l'espace de son exposition: il y est donc présent en même temps que ses toiles. Sachez en profiter, vous ne le regretterez pas.

J'ai été intrigué par les tableaux de Judith Berry exposés à la Galerie Clark. Ce que l'on croyait n'être qu'une simple figuration narrative et souvent bucolique se révélait après quelques instants de fréquentation attentive le lieu de tensions nombreuses. Le malaise ressenti est au centre de l'intérêt que suscite cette peinture. L'artiste explique d'ailleurs elle-même que c'est cette tension ambiguë qui agit comme forme de cohésion tout en empêchant la résolution de la narration. Elle naît du fait que Judith Berry juxtapose des époques historiques variées à la surface de ses tableaux. Le temps qu'elle y dépeint n'est donc pas linéaire. Cette non-linéarité se transpose dans les réactions souvent duelles que suscitent les œuvres. Face à un autoportrait où elle s'est représentée nue jusqu'à la ceinture, environnée de mains anonymes et sans corps, et surmontée de l'image d'une île, on la perçoit, à la fois, comme totalement exposée et totalement secrète.

REBECCA PEREHUDOFF

Oeuvres récentes

Galerie Elena London

1616 Sherbrooke O., Montréal, Québec H3H 1C9 • (514) 931-3616
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

CAROLINE BUSSIÈRES

oeuvres récentes

Salle 2

GILLES MORISSETTE

oeuvres récentes

jusqu'au 6 mai

La galerie sera ouverte exceptionnellement dimanche 26 avril de 13h à 16h.

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY

307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165

Mardi au samedi de 9h30 à 17h30 et sur rendez-vous

Jacinthe Tétrault

Huiles sur papier
et gravures

dernière semaine

BENOÎT EAST

oeuvres récentes

Vernissage aujourd'hui de 13h à 17h en présence de l'artiste

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN

1434 Sherbrooke O. Montréal, 849-3637

Eric Goldberg 1890-1969

exposition retrospective

du 25 avril au 16 mai

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke ouest

845-7833/845-7471

Mar. au ven. 10h à 17h-30

sam. 10h à 17h

AXE NÉO-7

ART CONTEMPORAIN

Hélène Lord

et

Nell Tenhaff

« Spasme »

HORROR AUTOTOXICUS

Vernissage le 5 mai à 14h

jusqu'au 24 mai.

205, rue Montcalm, Hull (Québec) Tél.: (819) 771-2122

Tous les jours de 12h à 17h, fermé le lundi

CCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
Musée et centre d'étude voué à l'architecture et à son histoire

Deux expositions
d'architecture contemporaine

Actualité du Carnet d'Architecte

Dans les vitrines des halls jusqu'au 24 mai 1992

Cette exposition présente les carnets de dix architectes contemporains. Dépôtaires des rêves, frustrations, hésitations, griffonnages et inspirations de leurs auteurs, ces documents résument des vies centrées sur l'architecture.

John Hejduk : Le Masque Lancaster/Hanover

Dans la salle octogonale jusqu'au 21 juin 1992

Tirés d'une œuvre hautement poétique, les quarante-neuf dessins présentés dans cette exposition décrivent un masque, ou mascarade, devant durer douze heures. Malgré son caractère éphémère et extravagant, ce projet constitue une réflexion profonde sur la nature et la qualité de l'intervention de l'architecte dans notre monde.

Les salles d'exposition et la Librairie du CCA
sont ouvertes aux heures suivantes:
mercredi et vendredi, 11h à 18h
jeudi, 11h à 20h
samedi et dimanche, 11h à 17h

Pour plus de renseignements sur les expositions du CCA
veuillez composer le (514) 939-7026

1920, rue Baile, Montréal, Québec, H3H 256
Stations de métro Guy-Concordia et Atwater. Stationnement disponible.

Galerie d'Arts Contemporains de Montréal

CÉLINE ELCE BARRETTE

prolongation de l'exposition

PAUL SOULIKIAS

vernissage le mardi 28 avril à partir de 19h.

L'exposition se poursuivra jusqu'au 18 mai 1992



Lundi-samedi de 10h. à 18h. Dimanche de 13h. à 17h.

2122 RUE CRESCENT, MONTRÉAL, Qc H3G 2B8 - À PROXIMITÉ DU MUSÉE DES BEAUX ARTS - TÉL.: 514-844-6711 / 844-9815

LA RÉVOLUTION
IMMOBILE.

Avant la Révolution tranquille, 15 ans de mutation de la sculpture québécoise.

De la figuration à l'abstraction, 80 œuvres de 30 artistes:

la révolution immobile qui a fait bouger la sculpture au Québec.



Mario Bartolini, 1956

LA SCULPTURE AU QUÉBEC, 1946-1961

NAISSANCE ET PERSISTANCE

8 AVRIL • 25 OCTOBRE 1992



MUSÉE DU QUÉBEC

1, avenue Wolfe-Montréal, Parc des Champs-de-Bataille, Québec • Renseignements: (418) 643-2150

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

Russell T. Gordon

«Des anges pour Dubois»

jusqu'au 23 mai 1992

rencontre avec l'artiste
aujourd'hui à 15h.

WADDINGTON & GORCE INC.

2155 rue Mackay

Montréal, Québec

Canada H3G 2J2

Tél.: (514) 847-1112

Fax: (514) 847-1113

KITTIE
BRUNEAU

«Ma peinture se lit
comme un journal»

Vernissage le 29 avril

de 17h à 19h

jusqu'au 30 mai

Avec la participation du
ministère des Affaires
culturelles du Québec

1192, rue Beaudry, Montréal

Québec, Canada H2L 3E4

Tél.: (514) 521-2141

Télé.: (514) 521-6678

NICOLE
TREMBLAY

expose

1, Place Ville-Marie
(entrée rue University)

27 avril au 1^{er} mai incl.

Ouvert:

lundi, de 9 h à 19 h

mardi et mercredi

de 9 h à 17 h

jeudi et vendredi

de 9 h à 21 h